

L'EDUCATEUR

Revue pédagogique bi-mensuelle

DANS CE N° DOUBLE :

C. FREINET : La fonction sociale de l'école.
 FRAGNAUD : Encore la discipline.
 BOISBOURDIN : La revue "Soleil".
 S. CARMILLET : Les échanges interscolaires.
 C. F. : Les jeux éducatifs.
 C. F. : Deux idées à réviser.
 CHEDEVILLE : Travail autour du texte libre.
 PRADEL : Nouvelles aux mobilisés.
 Y. PAGES : Nos Disques.
 E. DELAUNAY : Fichier de calcul C.E.P.
 DELAURAT : Pour fabriquer une pierre à polycopier.
 MICHAUT : Nos enquêtes.
 SEBBAH : L'imprimerie dans les écoles urbaines.
 E. FREINET : Les sucres.
 Que manger ?
 Livres et Revues.

HUIT FICHES ENCARTÉES

Le N° d'Août de LA GERBE-ENFANTINES qui va paraître incessamment
 est : PERS MENSONGES, contes de l'Ecole de Eeddouk Ouadda (Algérie)



Pour les échanges interscolaires nationaux, écrire à :
 ALZIARY, vieux chemin des Sablettes, La Seyne-sur-Mer (Var)
 Les adhésions à la Coopérative se paient à notre trésorier :
 MAYET, à Terjat (Allier) — C. Chèque postal 255.52.

Abonnez-vous à :

L'Educateur	30 fr.
étranger	45 »
La Gerbe - Enfants :	
mensuelle	10 »
étranger	15 »

Ajoutez à ces abonnements :

Souscription pour les pupilles de la	
C. E. L.	20 »
Souscription à la première série de	
Brochures d'Ed. Nouv. Pop.	10 »
Souscription à la deuxième série.	10 »

15 et 31 MARS
 1940

12 et 13

EDITIONS DE
 L'IMPRIMERIE
 A L'ECOLE
 VENCE (A.-M.)
 C.c. Marseille 115.03

Assemblée générale statutaire de la Coopérative de l'Enseignement Laïc Moulins le 31 Mars 1940

Les grands espoirs que nous avions lors de nos deux derniers Congrès, d'Orléans et de Grenoble, quel enthousiasme pour le travail coopératif, quelle fraternité !

Nous nous étions donnés rendez-vous à Dijon pour Pâques 1940 et l'activité croissante de nos filiales de la Côte d'Or et de l'Yonne, le succès incessant de nos techniques, nous garantissaient d'avance une réussite encore plus complète.

Les événements ne l'ont pas permis.

Et pourtant la catastrophe qui nous menaçait n'a pas encore éclaté. Notre mouvement a surmonté ce début de tourmente et nous avons le réconfort de sentir que, si ce n'étaient les difficultés de déplacement et de transport, et la mobilisation d'une partie importante de nos militants, notre Congrès de Dijon aurait pu réunir une assistance encore imposante.

Force nous est de retarder cette réunion et de continuer au mieux par l'*Educateur* notamment le travail coopératif dont l'activité de nos Congrès était le logique aboutissement.

Cependant, la loi nous faisant une obligation de réunir tous les ans l'Assemblée Générale, nous convoquons celle-ci pour le Dimanche 31 Mars 1940, à la Bourse du Travail de Moulins.

ORDRE DU JOUR :

Comptes-rendus moraux et matériels des responsables.

Examen de la situation et du Bilan.

Rapport de la Commission de contrôle.

Nomination des organismes dirigeants.

Divers.

Nous demandons à tous les adhérents — et nous savons qu'ils seront nombreux — de vouloir bien nous faire parvenir immédiatement leur pouvoir dûment légalisé par le Maire de la Commune. (Les pouvoirs peuvent être adressés aux membres de l'Allier du C.A., qui pourront se rendre à la réunion).

MODELE DE POUVOIR

Je soussigné (nom et prénoms) en dénomination de l'Association), adhérent (n° de l'action) de la Coopérative de l'Enseignement Laïc, donne mandat à M.

pour me représenter à l'Assemblée Générale du 31 mars 1940, et y agir en mon nom.

Légalisation de la Mairie.

Date et signature.

EUGÈNE BEAUREGARD

C'est la première fois que la Mort atteint le C.A. de notre Coopérative et cette première victime de la guerre devait être l'un de nos meilleurs militants, de nos plus anciens adhérents et de nos meilleurs camarades.

Instituteur depuis 15 ans à Vernusse où il avait débuté, Eugène BEAUREGARD avait compris tout de suite de quel intérêt devaient être pour nos campagnes les innovations préconisées par notre groupe.

Imprimeur de longue date, il participa naturellement avec sa compagne à notre Congrès de Moulins. Ils se retrouvaient à notre Congrès d'Orléans. Ils furent tous deux les principaux organisateurs de notre si belle réunion de Gannat. C'est grâce à Beauregard aussi que l'exposition d'Education Nouvelle du 1er juin 1939 où la C.E.L. était si avantageusement représentée, eut un si beau succès. On pouvait y admirer notamment cette si originale exposition d'objets reçus par les écoliers de Vernusse de leurs petits correspondants des écoles algériennes de Ain-Bou-Senane (poteries, flûtes, vanneries diverses). La pensée de Beauregard se retrouvait dans des articles en faveur de nos techniques publiés dans le bulletin syndical et il était aussi le responsable départemental du Dictionnaire C.E.L.

Ce court rappel de l'activité de Beauregard est trop bref et superficiel pour évoquer la large contribution qu'il apportait sans cesse à notre œuvre commune. Il est surtout trop imparfait pour évoquer cette personnalité généreuse et compréhensive qui laisse tant de regrets parmi nous ! Beauregard, c'était surtout ce cœur fraternel qui venait à nous dans une poignée de main accompagnée d'un sourire de simplicité et de bonté indicible. Et c'est ainsi que nous l'évoquons en cet instant des adieux irrémédiables.

Et notre pensée se tourne vers sa veuve éplorée, vers son jeune enfant qui risque ses premiers pas sur le monde au moment où le plus cher et le meilleur soutien lui est ravi et, mesurant l'étendue de notre deuil, nous rallions la grande famille C.E.L. dans une communion fervente en la pensée du meilleur ami qui vient de nous quitter. Le C.A.

La fonction sociale de l'école

Nous n'essayerons pas d'affirmer, comme tels journalistes, que c'est nous qui sommes les initiateurs et les moteurs de toute action qui se produit dans le sens de nos tendances, ni d'accorder à nos techniques en particulier, et à l'éducation elle-même en général une influence sociale et humaine à laquelle elles ne sauraient prétendre dans les heures difficiles et troublées que nous vivons. z

Mais il est bon de marquer en toute occasion à quel point nous sommes mêlés au courant de la vie complexe que nous tâchons d'influencer dans la mesure du possible, d'endiguer parfois, et de diriger.

*
**

La guerre de 1914 restera, dans ce domaine, comme en bien d'autres d'ailleurs, le point de départ de l'évolution que nous voyons aujourd'hui s'accroître et à laquelle nous avons participé avec hardiesse et décision.

Il y a vingt-cinq ans l'Ecole était systématiquement isolée de la vie, sans liaison logique avec l'activité ambiante. L'enfant était, croyait-on, cette cire molle sur laquelle les leçons et les devoirs devaient inscrire les matrices de l'homme à venir. L'Ecole commençait et poursuivait sa tâche comme s'il n'y avait pas la famille — qu'on ignorait sauf dans les cas difficiles où on avait recours à elle pour accentuer les sanctions indispensables ; comme si la vie ne battait pas les portes farouchement closes, si les arbres ne fleurissaient pas, si les enfants ne volaient pas des cerises le long du chemin le matin ; comme si les métiers et les usines et les autos naissantes n'avaient pas une importance plus décisive sur le devenir de nos enfants que les maximes morales, la correction des dictées, la complication artificielle des problèmes, et cette histoire impersonnelle et cette géographie verbale, tous ces mots, tous ces éléments qu'on nous a imposés et auxquels nous n'avons rien compris, et dont nous n'avons point l'impression d'avoir profité — sinon pour réussir aux examens.

Ce que seraient, ce que penseraient, ce que feraient les enfants à leur sortie de l'école le soir ou à leur entrée dans la vie à 13 ans, cela ce n'était plus l'affaire du pédagogue...

La grande crise de 1914-1918 a poussé les gens à s'apercevoir de la fonction sociale de l'Ecole et on y a eu recours dans les moments difficiles. La paix revenue, quelques pédagogues ont pensé que cette fonction sociale devait continuer et les Coopératives scolaires sont nées de ce sentiment et de cette idée. Nous ne louerons jamais assez M. Profit d'avoir, par son initiative, lancé l'école sur une voie pédagogique dont nous mesurons mal aujourd'hui la hardiesse et dont nous sous-estimons parfois l'importance décisive.

A cette intégration pour ainsi dire organique de l'école dans la vie, nous avons apporté tout à la fois une explication théorique et une technique de réalisation qui ont assuré la continuation normale et l'évolution de l'œuvre de M. Profit.

Nous nous sommes appliqués à démolir le mythe de l'école recroquevillée sur elle-même, qui prétendait être tout à la fois but unique et moyen. Nous avons rétabli la fonction *Ecole* dans le cadre réel de la vie de l'enfant et du processus social. Le prestige rituel de l'école en a bien quelque peu souffert mais ne sert-on pas toujours, en définitive, le progrès humain en contribuant à détruire un mensonge, en aidant à la compréhension plus juste et plus normale de notre effort, en détruisant des illusions pour éviter les désillusions qui en sont la naturelle contrepartie ?

Nous avons voulu qu'on admette et qu'on comprenne que l'Ecole ne prend point l'enfant à zéro et que la première enfance, l'hérédité, la première éducation familiale avec son long cortège d'erreurs ont une importance déterminante sur notre pédagogie, que la mauvaise alimentation, le taudis, le demi-abandon, la rue marquent de façon que nous croyons hélas ! presque indélébile le petit être qu'on nous amène et que nous avons tendance à croire sans passé et sans réactions. Et que, tout au long de la scolarité, on ne saurait négliger — si on pense et si on désire agir scientifiquement — l'influence permanente de la vie ambiante sur les pensées, la formation, le comportement des enfants qui nous sont confiés.

Les événements actuels, qui, hélas ! ne servent point l'école, ont du moins l'avantage d'aider à cette évolution sociale de la pédagogie. On ne se contente plus de demander à l'école de servir de véhicule à certains appels patriotiques ou de contribuer à la réussite des grandes journées nationales. On compte aujourd'hui sur son organisation et sur sa participation effective à l'œuvre de défense.

Une récente circulaire ministérielle (2 février 1940) est consacrée aux « Coopératives Scolaires et la guerre ».

On sait que les coopératives scolaires, pour la création desquelles nous avons fait depuis quinze ans la plus pratique, la plus effective et la plus efficace des propagandes, ont été bien souvent dénoncées par les ennemis de l'école qui y voyaient une extension dangereuse de ses prérogatives sociales. Et au début de cette guerre même, dans l'atmosphère d'incertitude et de désarroi qui a coïncidé avec la rentrée des classes, nombreuses ont été les coopératives qui ont cru leur œuvre irrémédiablement compromise ou inutile et qui acceptaient le dénouement sans gloire d'une œuvre qui portait en elle un tel potentiel d'encourageant avenir.

Aussi ne pouvons-nous que nous réjouir d'entendre le Ministre de l'E.N. dire :

« J'attire aujourd'hui votre attention sur l'aide efficace qu'apportent les coopératives scolaires aux œuvres d'entraide suscitées par la guerre. »

« ... Je n'ai pas besoin de vous rappeler les résultats obtenus avant les hostilités par l'ensemble des coopératives qui enseignaient aux écoliers la pratique d'une solidarité heureuse envers leurs camarades déshérités, enrichissaient l'école publique d'un matériel moderne d'enseignement... »

« Dans les circonstances actuelles, de nouvelles formes d'activité s'offrent aux coopératives scolaires... »

« Les ressources nouvelles sont à la portée de toutes les écoles : c'est le ramassage de la vieille ferraille déjà organisé ; ce sera bientôt celui des vieux chiffons, des papiers, des cartons. Il est bien certain que l'intérêt de ce ramassage est largement accru dans les écoles qui ont leur coopérative. »

« ... Quand ils sont coopérateurs, les élèves ont les moyens d'apporter à leurs petits camarades (réfugiés) ou aux familles malheureuses, une aide plus puissante et plus efficace. »

Ne reconnaît-on pas, dans ces directives, nos propres préoccupations, à nous qui, dans les premiers Nos de guerre de notre *Educateur* tenions à publier une série d'articles de notre ami Gendre — un de nos meilleurs coopérateurs — pour montrer ce que devaient et pouvaient être l'activité, la vie et les ressources de ces coopératives scolaires dont nous ne pouvions accepter ni la mort lente ni la disparition ? Et n'avons-nous pas devancé les préoccupations officielles en lançant, les premiers, dès octobre, l'idée, — et pas seulement l'idée, mais la réalisation pratique, de ces nouvelles aux mobilisés, de cette liaison, par l'école, entre l'arrière et l'avant, aujourd'hui officiellement homologués.

« Nombreuses sont les Coopératives scolaires qui, devant l'action prochaine des pouvoirs publics, ont choisi des soldats indigents dans le village et leur ont envoyé, sous forme de colis et de nouvelles, un réconfort matériel et moral ».

Que nos chefs parcourent — ou étudient — les journaux scolaires réalisés par centaines dans nos écoles : ils y verront l'écho réconfortant de cette activité généreuse aujourd'hui recommandée : Associations pour l'aide aux mobilisés, caisse des écoles utilisant le journal scolaire pour l'accomplissement de son œuvre de solidarité, colis aux soldats, *nouvelles aux mobilisés surtout*, lettres émouvantes des enfants auxquelles répondent de tout aussi émouvantes missives de ceux qui ont tout quitté.

Nous avons montré, pratiquement, que les coopératives scolaires qui avaient organisé leur activité et leur vie selon nos techniques et avec notre matériel, étaient le mieux en mesure de remplir — avant même toutes suggestions officielles — l'action de solidarité à laquelle nous sommes heureux de voir l'école participer.

Une autre circulaire ministérielle parle maintenant de parrainage d'un soldat. Pourquoi pas ? Plusieurs de nos coopératives ont, en cela aussi, devancé les recommandations ministérielles et nous en trouvons les échos dans nos journaux scolaires. Partout où il y a des hommes qui souffrent, la solidarité coopérative a une besogne à remplir et cette action est la meilleure, la plus effective des leçons de morale.

Nous avons, à diverses reprises, parlé ici même des craintes qu'inspirait à M. Profit l'orientation trop mécanique, trop administrative, parfois trop mercantile aussi des coopératives scolaires qu'il préférerait laisser, lui, à leur rôle strict d'organisme d'éducation nouvelle.

Bien sûr, nous sommes, en théorie, totalement d'accord avec lui et nous n'avons pas manqué de dénoncer à l'occasion ces coopératives constituées, du dehors, par des éducateurs désireux seulement de se procurer, par des cotisations qui sont alors comme un écolage indirect, l'installation ou le matériel qu'ils ne peuvent obtenir des pouvoirs publics.

Mais nous disions aussi que, dans la pratique, ces erreurs ne sont qu'un tribut payé à l'incompréhension inhérente à toute œuvre nouvelle, et que cette semi-commercialisation peut fort bien n'être qu'une étape qu'il nous appartient, à nous les animateurs, de faire dépasser tout en la rendant la plus courte et la plus inoffensive possible.

Il faut pour cela donner une vie morale à la coopérative scolaire, la munir d'un idéal et d'une technique de réalisation de cet idéal. L'Imprimerie à l'Ecole répond parfaitement à ces besoins.

Nos techniques supposent d'ailleurs la constitution de la coopérative scolaire et, dans bien des cas, elles sont à l'origine de cette constitution. Pour gérer un matériel communautaire, il faut nécessairement une organisation communautaire. Il n'y a pas aujourd'hui d'association vraiment vivante et dynamique sans son bulletin pédagogique. Pour vivre, pour se développer, pour remplir tout son rôle pédagogique et social, tel qu'il est maintenant prévu par la circulaire ministérielle, les coopératives scolaires ont besoin du journal scolaire que nous permettons de réaliser.

Si toutes les coopératives scolaires savaient les avantages multiples et incontestables du journal mensuel imprimé selon nos techniques, tant au point de vue pédagogique — (pour les acquisitions, la rééducation de l'attention et du goût, l'organisation pratique des correspondances interscolaires dont on ne dira jamais assez de bien) — que local — (liaison de l'école avec les parents, avec les amis de l'école), — que financier, récupération des fonds, organisation des fêtes,

des réunions, collectage pour les excursions, exploitation pédagogique de ces excursions), — qu'humain et social (appui et aide aux enfants et aux familles malheureuses, aide aux soldats, nouvelles permanentes aux mobilisés); — si les coopératives scolaires pouvaient mesurer l'étendue et l'importance décisive de ces possibilités, il n'y aurait bientôt plus de coopérative sans journal scolaire, et, comme il n'y aura bientôt plus d'école sans coopérative...

On dira que nous nous contentons de pénétrer à l'école par la petite porte et que nous allons chercher bien loin la justification de nos initiatives.

Cela est faux.

Nous n'avons jamais présenté nos techniques comme des réalisations spécifiquement scolaires; nous y avons vu au contraire la possibilité — aujourd'hui officiellement admise, — d'humaniser l'école et d'y faire pénétrer un peu des préoccupations de l'organisation et des méthodes qui, autour d'elle, évoluent à une allure si accélérée.

Nous avons conscience de mettre au service des coopératives et de l'école un outil merveilleux, qui, admirablement, répond aux besoins pour ainsi dire matériels de l'organisation actuelle mais qui porte en lui comme une flamme indétructible qui s'avivra au contact des enfants et qui, insensiblement, malgré le cadre, malgré les maîtres parfois, illuminera peu à peu, comme nous le désirons, la grande masse des écoles populaires. C'est un peu comme un jouet qu'on offre à l'enfant dans un but déterminé. Et l'enfant ingénieux, aperçoit ou devine d'autres utilisations et, malgré nous, notre cadeau se transforme au gré de l'initiative individuelle et collective pour servir plus totalement une vie dont nous sommes loin de connaître encore toutes les virtualités et tous les secrets.

Que l'imprimerie à l'Ecole, que nos techniques pénètrent dans les classes. Peu importe l'idée qui a poussé à cette introduction. L'Imprimerie à l'Ecole a maintenant achevé sa phase de gestation. Il en est d'elle comme de ces jeux qui ont leur origine et leur fondement dans les besoins conscients et subconscients des peuples et qui, au travers des siècles, se sont répandus, on ne sait comment, d'un bout à l'autre des continents. Les enfants sentent et savent maintenant tout ce qu'ils peuvent tirer, pour eux, de l'imprimerie à l'Ecole; ils le comprennent d'instinct et ils aideront les maîtres à terminer une évolution que la formation étroitement scolastique a rendu parfois très laborieuse.

Mais nous ne prêchons pas égoïstement pour notre chapelle. L'avenir de l'école est notre seul but et c'est parce que nous avons conscience — et une conscience aujourd'hui rassurée par l'expérience — d'avoir mis à jour des activités précieuses, fondées psychologiquement, socialement et pédagogiquement; c'est parce que nous sommes sûrs des réactions favorables de tous les éducateurs que nous répétons notre mot d'ordre :

*Un journal scolaire dans chaque classe
au service de la Coopérative scolaire.*

*
* *

Nous avons dit dans notre dernier numéro, les espoirs que nous fondions pour l'avenir, sur l'évolution en cours et que les circulaires ministérielles que nous avons voulu citer viennent considérablement renforcer. Le pas est fait : l'école ne peut plus se recroqueviller sur elle-même; la vie l'assaille. La tradition s'obstinera, certes, contre cet envahissement... Elle sera vaincue. Mais il nous appartient à nous montrer la voie nouvelle, et de mettre au point les techniques de travail et d'action qui justifieront et permettront cette évolution. On ne détruit vraiment et efficacement que ce qu'on remplace. Nous ne détruisons rien : nous créons. Nous aidons les plantes vivaces et utiles à pousser et à dominer les mau-

vaises herbes. Ce n'est pas nous qui vaincrons ; ce sera ceux en qui nous aurons stimulé toutes les forces individuelles et sociales dignes de notre sollicitude, ceux dont nous aurons travaillé à faire des hommes.

Le problème n'est plus, bien sûr, spécifiquement scolaire ; il est, il devient social. Nul ne s'y trompe. Et c'est pourquoi nous sommes si attentifs à toutes les réalisations qui sont susceptibles de nous valoir la compréhension et l'appui de ceux qui auront enfin senti ce qu'est, et ce que devrait être notre pédagogie — ce qu'est et ce que peut être l'Ecole Française, l'Ecole humaine de 1940.

Nous ne nous faisons certes aucune illusion sur les difficultés actuelles de notre tâche commune. Et pourtant il n'y a pas de doute possible. Le scepticisme même n'est plus de mise ; on pouvait être sceptique sur le rôle et l'influence sociale et humaine de la scolastique. L'Ecole complexe que nous souhaitons et que nous préparons, cette école mêlée à la vie, influencée par la vie et influençant la vie, est sans contexte un des éléments essentiels du progrès humain. En douter c'est douter du progrès et de l'avenir. Et nous, nous ne doutons pas.

Et nous citerons pour terminer ces mots de Louis Dumas (Ecole Libératrice du 24 février 1940) :

« Le rôle des institutrices et des instituteurs non mobilisés paraît ainsi très réduit. Il est encore considérable. Faire de l'école un centre accueillant, ouvert, sympathique, où l'adolescent vient comme à un foyer, vibrant encore de la confiance qu'il portait à son maître, un centre social où la mère trouve auprès de ceux à qui ses enfants sont confiés un appui sincère, un enseignement, un encouragement. Sans doute, l'Ecole ne peut se substituer ni au père absent, ni à la mère, chef de famille. Mais alors que les grands commencent à échapper à la femme restée seule au logis, lorsqu'elle se sent un peu débordée pour les diriger soit vers la vie, soit vers le métier, avec quelle joie et quelle reconnaissance accueillerait-elle l'aide désintéressée et discrète de l'école, rayonnant ainsi au delà de la classe, jusqu'à l'adolescent ».

C. FREINET.

Encore la discipline

Dans le n° 6 de l'Educateur, un Inspecteur semble insinuer que les méthodes d'Education Nouvelle prédisposent les élèves à l'indiscipline. Il cite le cas d'une jeune fille qui, remplaçant un de nos camarades mobilisés, ne pouvait se faire obéir.

Avec tout le respect qu'on doit à un inspecteur, nous nous permettrons de dire que son exemple ne signifie absolument rien. Pour ma part je connais une jeune suppléante qui a remplacé un maître « à poigne » et, dès le premier jour, ce fut le cahut.

Tous nos camarades connaissent sans doute des cas semblables.

Cette question de discipline est certainement très délicate car la personnalité du maître y joue un très grand rôle.

Nous pensons que si les enfants trouvent à l'école de quoi exercer librement leur acti-

vité la question de discipline est bien simplifiée. Avouons cependant qu'il faut qu'un courant de sympathie s'établisse entre les élèves et le maître. Ce dernier n'est plus qu'un grand camarade, mais un camarade qu'on écoute. On ne le craint pas mais on lui obéit quand il fait une observation.

Je crois que pour arriver à ce résultat, le maître doit beaucoup aimer les enfants et les comprendre parfaitement. Ce que je dis là n'a rien de bien original, d'autres l'ont dit et répété très souvent, sans doute parce que c'est vrai.

Comprendre les enfants, c'est-à-dire être tout près d'eux, être resté gosse malgré les cheveux gris.

Les enfants, comme les jeunes animaux, adorent que l'on joue, que l'on plaisante avec eux. N'en déplaise aux vénérables pédagogues, bien souvent, à propos d'une petite sottise, une bourrade amicale produit plus d'effet qu'un sermon en trois points.

Si bon nombre de débutants échouent si

piteusement c'est sans doute qu'ils se raidissent devant les enfants pour « conserver les distances », sans cependant en imposer suffisamment pour obtenir l'obéissance passive. Et c'est le désordre.

Reconnaissons également que certains maîtres autoritaires font marcher leur classe au doigt et à l'œil, sans crier ni punir. Il émane d'eux une force qui subjugue les enfants.

Au cours de nos tournées de propagande on nous a dit souvent : « Si vous aviez des élèves comme les nôtres, vous ne pourriez pas appliquer vos méthodes ».

Depuis la mi-novembre j'ai dans ma classe des enfants réfugiés. Ils viennent d'une région où la vieille discipline prussienne était fort en honneur. J'ai appris avec stupéfaction que les coups de règle sur les doigts et les coups de trique sur... les fesses leur étaient distribués avec une grande prodigalité. Il est certain que leurs maîtres nous auraient dit eux aussi : « Vos méthodes sont inapplicables avec nos élèves; pour en avoir raison il faut les mener à coups de trique ».

En arrivant chez nous les meilleurs d'entre eux ont assez vite compris notre façon de travailler et ils se sont adaptés.

Quant aux autres, ils ont d'abord cru que dans une classe où il n'y avait ni coups ni punitions, on pouvait se donner un peu de bon temps. Ils ont commencé à commettre pas mal de sottises (à se battre par exemple) et j'ai dû, pendant plusieurs jours, les surveiller étroitement. Peu à peu, eux aussi se sont adaptés et ils me donnent maintenant beaucoup moins de peine.

L'influence du nouveau milieu s'est donc fait sentir assez rapidement.

Ceci prouve une fois de plus que le problème de la discipline se ramène à la création d'un milieu favorable. Mais ce milieu étant créé, la personnalité du maître continue à s'affirmer. S'il n'est plus une sorte de monarque absolu, il doit être un guide écouté.

R. FRAGNAUD.

PROPAGANDE

Faites connaître autour de vous les réalisations de la Coopérative.

Aiguillez les jeunes vers nos techniques en leur faisant lire notre brochure n° 14:

PREMIERES REALISATIONS
D'EDUCATION NOUVELLE

“ Soleil ”

Tel est le titre de la co-revue du Groupe Algérien d'Education Nouvelle, dont le premier n° vient de paraître, quelque peu retardé par les formalités d'usage.

L'idée de cette co-revue remonte à juin de l'année dernière, 2 mois après la création du G.A.E.N. Elle fut inspirée par un article de Freinet dans l'Educateur. Nos filiales (n° 17 du 1-6-39). Au cours d'été de l'Ecole Freinet, la participation algérienne, forte de près de 20 membres, étudia la réalisation pratique de la co-revue. Il fut décidé qu'elle comprendrait deux parties : la première serait formée des meilleures pages de tous les journaux scolaires d'Algérie; la seconde comprenant des articles de propagande, de diffusion et d'emploi des techniques nouvelles. Ces articles seraient tirés au limographe, soit par l'auteur, soit par un responsable détenteur d'un limographe. Un camarade fut désigné pour réunir les feuilles, former, agraffer et expédier le journal.

Le 1^{er} n° devait paraître en octobre. Mais les événements ont quelque peu bouleversé les projets. Des vides se sont creusés dans le Groupe; le responsable du journal est parti, mobilisé.

Mais ceux qui restaient se sont regroupés et ont poursuivi de leur mieux l'œuvre commencée. Les liens se sont renoués entre les imprimeurs; un autre responsable s'est découvert et, avec la nouvelle année, « Soleil » a commencé sa carrière, une carrière qui s'annonce brillante si l'on en juge par le premier n° : 7 collaborateurs, 48 pages dont 26 de textes d'enfants et 22 articles. Parmi ces derniers, une présentation du journal et une mise au point de l'activité du groupe, puis « L'imprimerie dans une grande école urbaine » et enfin de très belles et très éloquentes pages sur les échanges interscolaires.

Le premier n° est tiré à 80 exemplaires et nous pensons faire de nombreux abonnés.

Le prochain n° sera plus riche encore, sinon de pages, du moins de collaborateurs. Ainsi le travail continue. Malgré la tempête, l'Education Nouvelle poursuit vaillamment son chemin. Puisse-t-elle un jour avoir conquis tous les éducateurs.

En attendant, courage et espoir.

BOISBOURDIN.

Secrétaire-adjoint du G.A.E.N.
responsable de la co-revue.

Echanges interscolaires

Du premier n° de la revue *Soleil*, du Groupe Algérien d'Education Nouvelle, dont parle d'autre part notre ami Boissbourdin, nous extrayons l'intéressant article ci-dessous de Suz. Carmillet :

A l'heure où M. l'Inspecteur général de l'Education Nationale : M. G. Prévost, recommande l'élaboration de récits « polycopiés ou mieux encore imprimés et accompagnés de croquis, des faits les plus saillants de la localité », à l'usage de nos soldats, où ici même en Oranie notre dévoué Inspecteur d'Académie, président d'honneur de notre Groupe Algérien d'Education Nouvelle approuve et encourage la pratique des échanges interscolaires, il nous a paru, ici, nécessaire d'aborder ce sujet. Et en éducateur nouveau, je vous dis tout de suite avec chaleur : faites correspondre vos élèves avec d'autres enfants de même âge de France ou de l'étranger, faites-les correspondre avec des mobilisés et, si possible, faites-leur rédiger un journal manuscrit, polycopié ou imprimé, base même de ces échanges.

J'ai plusieurs fois entendu dire : « L'an passé j'avais essayé, et je ne sais pourquoi, c'est tombé ! », ou bien l'on me demande : « Comment faut-il s'y prendre pour lancer cela ? ». Je veux vous dire simplement comment « cela » est arrivé tout naturellement dans ma classe de C.E. 2^e année et tous les avantages que j'en ai tirés pour mes élèves et pour moi-même aux doubles points de vue éducatif et instructif, puis après nous pouvons envisager ensemble comment on peut pratiquement réaliser les échanges interscolaires dans une classe quelconque avec ou sans imprimerie. Je ne prétends pas que mon expérience soit la seule valable ; c'est une expérience ; si elle peut vous suggérer quelques idées pratiques pour votre classe, elle aura, ici, atteint son but.

Voici donc, comment est née cette idée de correspondance dans ma classe et comment elle vit pour la plus grande joie des enfants et de leur maîtresse, sans défaillance aucune.

Lorsque je décidai de l'achat d'une imprimerie pour ma classe, je ne pensais, je l'avoue, qu'au profit immédiat que nous en retirerions, mes filles et moi : atmosphère de travail joyeux et fécond animée d'un formidable souffle de vie jeune, fraîche, naïve. Néanmoins, comme tous les imprimeurs, je demandai à notre service des échanges de vouloir bien m'incorporer dans deux équipes de 8 imprimeurs. De sorte que, bientôt, nous

fûmes abondamment pourvus de petits journaux scolaires, venant de tous les coins de France et d'Afrique et qui firent la joie de toutes. Ils furent lus, soit individuellement, soit collectivement à voix haute. Et questions et remarques de fuser de partout :

« M'selle, qu'est-ce que c'est les truffes ? » M'selle, ils disent que leurs papas sèment le blé !... il y a longtemps qu'il est semé ici !... » « M'selle ! les hirondelles de Cormicy sont parties et les petites filles demandent si elles sont arrivées à Tlemcen ? ! » « Eh ! bien, que leur dirons-nous. Elles quittent aussi Tlemcen ? Pourquoi ? » Peut-être répondrons-nous par une lettre collective ou par le journal ?... Mais, décidément, ces petites filles de Cormicy écrivent de bien jolies choses dans leurs journaux et font de beaux et frais dessins. De là à penser : « Si nous leur écrivions régulièrement », il n'y a qu'un tout petit pas que vous pouvez, d'un mot, aider à franchir.

Et, bien vite, des lettres adressées à toutes les petites camarades lointaines partent, avec des appréciations sur le beau journal, ses textes amusants, ses beaux dessins accompagnés de cartes du pays. Là, le château de Cormicy, la cathédrale de Reims, etc., des caves vinicoles ; ici, les paysages tlemcéniens si variés, si colorés. Quelle avidité de lire ces premières lettres !

C'est alors que jaillit une gerbe de lettres, fraîches et naïves, purs reflets de l'âme de l'enfant. Que racontent-elles ? Tout ce qui passe dans leur vie d'enfant et qu'elles racontent déjà à la maîtresse pour le journal scolaire : leurs joies, leurs petites peines, leur étonnement devant les choses de la vie : une floraison de pensées charmantes s'échappent du cœur de l'enfant vers l'ami choisi, floraison sans cesse renouvelée par cela même que l'enfant est avide de donner, de connaître et de recevoir. C'est pourquoi très vite aussi nous vint l'idée de faire suivre nos lettres de *colis*. Pour envoyer quoi ? Du couscous, de la bonne galette, des gâteaux confectionnés par les mamans ou les grandes sœurs et que nos amis de France trouveront délicieux, malgré la longueur du voyage ; colis de dattes et de nougat et enfin de produits de l'industrie locale : petits tapis en haute laine, cuirs. En échange, nous recevions les *spécialités* de là-bas... et deux beaux livres de contes de France. Car nous profitons de ces envois personnels pour y glisser des *documents d'intérêt collectif* pour les unes comme pour les autres ; il suffit d'un mot de le suggérer aux enfants ; et les journaux échangés nous sont d'un précieux secours pour cela. C'est ainsi que nous avons été amenés à parler du travail de la laine,

de la préparation des olives, à préciser les coutumes de notre pays, etc...

L'arrivée et l'envoi des lettres, colis et journaux sont un enchantement de part et d'autre. Écoutez plutôt Ginette écrivant à son amie Mina :

« J'étais bien contente quand j'ai reçu ton paquet. Quand j'ai vu le petit nègre, j'ai bien ri; les gâteaux et les friandises étaient appétissantes; les petits baigneurs! on les a accrochés à la lampe; tous les soirs, en mangeant la soupe, je les regarde et je dis : « ils ont fait un grand voyage. Ah! je voudrais en faire un aussi long! » Je te remercie de tes beaux trésors; tu es bien gentille.

« Le printemps est revenu; les arbres sont fleuris; les pêchers et quelques cerisiers sont défeuillés. Je t'embrasse bien fort ainsi que ta maîtresse ».

Et il faut voir comme on s'applique pour ces lettres! Avec une persévérance et un plaisir rares! pas de tache, bien sûr! et une écriture presque parfaite! Enfin, de beaux dessins et des découpages savants agrémentent la lettre. Point n'est besoin de se garder pour obtenir cela d'elles toutes! Elles le font naturellement : dès qu'un enfant se lie avec un autre par des échanges incessants de lettres et de colis, il trouve naturellement en lui des ressources pour faire plaisir à son nouvel ami et se montrer digne de lui. Rien ne la rebute; les poésies mêmes le tentent et il y réussit. Voici la Marguerite

Dans la prairie,
Comme elle rit !
Elle a une collerette
Comme une Pierrette,
Et un pied,
Pour danser !...

Je pense, par ces exemples, avoir suffisamment montré tout ce que les échanges inter-scolaires apportent de vivifiant, d'éducatif et d'instructif à l'enfant : développement de l'altruisme chez lui, éclosion de sa personnalité avec désir constant de se surpasser, enrichissement de sa personnalité, enrichissement de son vocabulaire et de ses connaissances géographiques, historiques et scientifiques. Car nos échanges ne se bornaient pas à une seule école... une quinzaine de classes nous envoyaient leurs journaux comportant, là des détails précis sur la fabrication du pain d'épice, les plantations d'asperges, la préparation du cidre, du marc; là des documents historiques vivants puisés dans les archives communales, etc...

L'Ecole devient ainsi une ruche où la Vie bourdonne et chante.

(à suivre.) S. CARMILLET (Tlemcen).

Le matériel à l'école Les jeux éducatifs

Nous avons, dans notre précédent article, posé la question : « Le jeu est-il vraiment l'activité la plus aimée des enfants, la plus recherchée en permanence, celle qui donne les meilleurs résultats éducatifs ? »

Nous avons apporté en témoignage quelques observations, et des souvenirs personnels — jamais négligeables. Nous nous garderons bien de généraliser hâtivement pour asseoir des conclusions qui nécessitent de préalables études attentives, que nous appelons et précisons.

Cette importance pédagogique donnée au jeu n'est-elle pas, d'ailleurs, toute récente ?

Il serait intéressant de discerner la proportion de jeu haschich dans les jeux cités par les pédagogues en renom aux diverses périodes de l'histoire. Une telle étude, non encore entreprise à notre connaissance, nécessiterait une documentation que nous avons ne point posséder actuellement. Nous avons cependant sous les yeux la liste ahurissante de 196 jeux auxquels se livrait Gargantua. Nous y trouvons bien la moure, le trictrac, les dames, le tarau, mais la plupart des jeux, comme ceux que la tradition nous a légués et que la civilisation stupéfiante de notre siècle tend à faire disparaître totalement, pouvaient sans contestation prendre place parmi notre catégorie de ludisme vital.

Pendant des siècles d'ailleurs, les éducateurs se sont fort peu préoccupés des jeux des enfants. L'éducation était une chose bien trop austère pour qu'on y mêle la distraction. Le jeu était l'ennemi naturel de l'école, l'antithèse et l'antidote aussi. Il faut arriver jusqu'à Froebel pour voir apparaître « le jeu éducatif » qui sera à l'origine des graves déformations que nous avons entrepris de dénoncer.

Et dans la liste des jeux que donne, en 1887, le Dictionnaire de Pédagogie de F. Buisson, nous voyons :

- Jeux d'action sans instrument (c'est là selon notre classification du ludisme vital).
- Jeux d'action avec instruments (c'est là encore du ludisme vital).
- Jeux paisibles avec instruments (les seuls pouvant devenir des jeux haschich) : osselets, jonchets, loto, domino, dames, échecs, tric-trac, jeux de cartes, tours de cartes, tours d'adresse et d'escamotage.
- Jeux gymnastiques avec ou sans instruments.
- Récréations intellectuelles.

Jeux d'esprit.

Jeux de société, dits jeux innocents.

Tous ces jeux, que Rabelais n'avait point négligés, étaient considérés comme de saines distractions, dont on sentait d'instinct les solides fondements psychologiques et fonctionnels, qui sortaient pour ainsi dire du tréfonds de l'âme humaine, avec une universalité et une permanence qui font encore l'étonnement des philosophes et des historiens.

L'utilisation du jeu à l'école est certainement un des grands tournants pédagogiques de notre époque. Nous croyons que c'en est aussi une des plus totales erreurs.

L'illusion était d'ailleurs tentante : l'étude scolastique, sous quelque forme qu'on la présentât, restait spécifiquement monotone et passive. On pouvait avoir recours aux plus habiles subterfuges, utiliser tout à tour la crainte, la morale, la mnémotechnie ou même les rimes, rien ne touchait l'âme de l'écolier. Les scoliastes pouvaient passer outre. Les pédagogues véritables n'en comprenaient pas moins qu'un enseignement n'était vraiment profitable que dans la mesure où il touchait l'enfant, où il éveillait et suscitait son activité et son dynamisme. Il fallait s'orienter vers l'école vivante, vers l'intérêt fonctionnel ; une époque plus policée, sinon plus humaine et plus sensible, nécessitait la disparition du fouet comme moyen d'éducation. Mais alors le malade se mourait de consommation : il refusait obstinément tous les aliments qu'on lui offrait et qu'il fallait lui « entonner » dans l'entendement. Exhortations, croix d'honneur, prix, récompenses, punitions et coups s'avéraient impuissants. Ce n'était que hors de la présence du pédagogue-médecin que la nature reprenait ses droits, que les joues se coloraient, que les yeux pétillaient, que l'esprit s'éveillait avec hardiesse et décision.

Le médecin ne pouvait pas rester sur cette défaite. Il ordonna du haschich, une drogue qui, assura-t-on, était parfaitement inoffensive et qui donnait passagèrement aux enfants, à l'école, cette pétulance et cette vivacité qu'on leur connaissait hors de l'école. Et en effet le jeu-haschich réalisa le miracle : les enfants qui y furent soumis donnèrent l'illusion d'une vie nouvelle ; il y eut de l'application, du plaisir, du silence, de la tranquillité, de l'ordre. Mais on se rendit compte aussi, à l'usage, que, l'enivrement passé, pour toutes choses qui demandaient raisonnement naturel et décision saine, il y avait plutôt perte que gain.

La famille avait imité l'école et avait fait appel au jeu haschich. Elle s'en louait d'ail-

leurs sans réserves pour d'incontestables avantages de tranquillité et de commodité.

Mais, un peu partout, devant l'impuissance sociale et humaine de ces pratiques, la réaction s'affirmait, diffuse d'abord, nette bientôt, mais elle se heurtait, hélas ! à une sorte de formidable consortium du jeu-haschich dont la puissance est loin d'être seulement entamée.

*
*
*

Il faut noter aussi, à la décharge de l'école, que les conditions nouvelles de l'enfance dans la période d'industrialisation à outrance qui a marqué ces cinquante dernières années, nous paraissent être déterminantes dans l'évolution signalée, que les éducateurs débordés en ont été réduits bien souvent à chercher des palliatifs à des situations anormales, et qu'on a pris tout simplement pour des solutions idéales ce qui n'est, selon notre expression antérieure, qu'une médication de crise.

La population des villes, en effet, s'est accrue à un rythme accéléré, les groupes scolaires se sont enflés et compliqués à l'excès ; l'effectif des classes reste un des grands problèmes pédagogiques de l'heure.

N'oublions pas, justement, que la vogue des jeux éducatifs a pris naissance dans les cours d'anormaux et les classes maternelles. C'est que le développement de l'industrie, le travail des femmes entraînant la désertion du foyer, l'exiguïté des logements ouvriers, ont nécessité la création de pouponnières, de garderies, d'écoles maternelles et enfantines. Il a fallu, pour ce premier âge, innover totalement, mettre au point des méthodes qui ne pouvaient être celles de l'école traditionnelle.

Dans la famille aussi, la place manque désormais. L'enfant n'a plus aucune des distractions naturelles que lui réservait le village : la rue ne lui appartient plus ; les arbres ne poussent plus autour de sa demeure ; les bêtes s'y font rares et les privilégiés seuls peuvent se payer le luxe d'un jardin ou de l'évasion en auto vers la nature. Nous avons connu des enfants de taudis qui, à quatre ans, n'avaient jamais vu la lune.

Alors, dans les conditions anormales — et inhumaines — qui étaient réservées à l'enfance, il a fallu chercher des palliatifs. Un cachet calme la migraine... Le jeu « occupe » l'enfant, l'absorbe, le fait rester tranquille pendant des heures. Et le but immédiat est atteint.

Dans les deux cas — à l'école et dans la famille — on a raisonné de façon fort illogique : on s'est aperçu de l'emprise mécanique du jeu et on en a pratiqué et exagéré

Deux idées, pourtant nouvelles, à reviser : Les centres d'intérêt, L'observation

Tout vous semble à réformer, nous dirait-on. Vous vous en prenez aux manuels scolaires que vous voulez purement et simplement éliminer de nos classes; puis ce sont les leçons que vous supprimez, et les devoirs naturellement; c'est ensuite la discipline traditionnelle qui passe un mauvais quart d'heure; vous allez enlever à nos maternelles, aux instituteurs et aux parents cette sage confiance qu'ils avaient en la vertu des jeux ingénieux que produit notre siècle; vous recommandez la méfiance vis-à-vis de la lecture intensive qu'on croyait jusqu'à ce jour si favorable au succès scolaire. Et maintenant les centres d'intérêt, une des toutes récentes innovations de la pédagogie vont subir vos critiques... Vous en viendrez peut-être à trouver dangereuses les belles leçons d'observation qui sont pourtant à la base de toute formation profonde...

Eh! oui, c'est ainsi. Mais on remarquera que nous n'attaquons point par amour de la critique ou du paradoxe, mais parce que nous avons effectivement des idées originales à exprimer, des points de vue nouveaux à examiner.

Au temps où ne circulaient encore sur nos routes que les chariots, les chars-à-bancs, les charrettes, les piétons ou les troupeaux, le problème de la construction, du profil, de l'entretien de ces routes présentait certaines caractéristiques qui se sont trouvées totalement bouleversées le jour où les autos à vitesse chaque année grandissante ont sillonné les routes concurremment avec des cars mastodontes. Toutes les données, et les prévisions même d'il y a trente ans, ont dû être totalement révisées en fonction des découvertes et des buts nouveaux qui s'affirmaient.

Nos réalisations, aboutissement des recherches et des expériences de tous les pionniers d'éducation nouvelle, ont transformé aussi, complètement, les conditions, les buts et le rythme de notre enseignement. Qu'on ne s'étonne pas si nous reconsidérons tous les problèmes à la lumière non pas de raisonnements théoriques ou hâtivement construits, mais d'une technique aujourd'hui menée par des centaines de maîtres, avec des milliers d'enfants.

Il faut dire aussi que, jusqu'à ce jour, les éducateurs — précisons, pour ce qui nous concerne : les instituteurs — acceptaient leur sort. Ils connaissaient bien les inconvénients et les insuffisances des méthodes qui s'imposaient à eux, comme le paysan connaît le champ qu'il travaille. Ils essayaient d'échapper à leur emprise en scrutant les nouveautés, ou en mettant à profit leur ingéniosité. Mais les conditions véritables de l'école, de la psychologie et de la pédagogie étaient imparfaitement connues parce que ceux qui en écrivaient ou qui préparaient méthodes et livres n'étaient pas les usagers eux-mêmes des instruments de travail, et que ces usagers n'avaient point les possibilités d'affirmer leurs besoins et d'y parer.

Avec notre coopérative, c'est une phase nouvelle de la pédagogie qui s'annonce : l'instituteur, sans cesser de mettre la main à la pâte, à même son travail quotidien, scrute, critique, réfléchit; il expérimente et crée les outils nouveaux que lui seul pouvait imaginer et mettre au point. La science psychologique et pédagogique se rapproche considérablement de l'enfant : construction cérébrale personnelle de quelques penseurs géniaux d'abord, puis œuvre déjà plus rationnelle et plus expérimentale de chercheurs qui observent, font des enquêtes, posent des questionnaires, examinent des centaines d'enfants, elle est en passe de devenir aujourd'hui ce qu'elle doit être, la science de l'enfant, non pas la science de quelques enfants, établie prématurément par quelques maîtres, mais la science des masses formidables d'enfants, établies par les masses d'éducateurs, avec la collaboration naturelle des enfants eux-mêmes.

Qu'une telle pratique amène des retouches plus ou moins profondes aux systèmes actuellement établis, on ne saurait en douter; que nous soyons appelés à réviser des données qu'on tenait pourtant pour définitivement assises, voilà qui donne une idée aussi de la complexité, de l'étendue et de la profondeur de la besogne que nous commençons hardiment et qui sera notre œuvre commune. Nous tâtonnerons nous aussi; nous commettrons des erreurs. Cela n'est pas grave si nous savons les corriger, et nous en avons l'ardent désir.

Nous dérangerons bien de bourgeoises quiétudes; nous nous attirerons les sarcasmes de ceux qui ont travaillé et peiné pour produire une œuvre que nous risquons de saper; on essaiera peut-être de canaliser nos efforts vers des conclusions plus inoffensives et plus « sages ». Nous tiendrons bon : sans outrecuidance, sans parti-pris, sans aucune



SÉANCE DE FOUILLES

I

Midi, au mois d'août, dans un vallon solitaire de ce merveilleux Comminges, pittoresquement situé aux avancées des Pyrénées Centrales et si fertile en vestiges du passé. — Parmi les genévriers dont la chaleur exalte les senteurs, dominant le ravin péniblement gravi, s'ouvre un porche béant. C'est là que, depuis un an, je viens fouiller patiemment, et aussi souvent que possible, une petite grotte qui m'a révélé un riche foyer aurignacien (1).

Je hume la fraîcheur de cave et l'odeur de mousse, de terre et de roche qui se dégagent de l'ancre et, dès que mes yeux encore pleins de soleil, s'habituent à la pénombre, je distingue la salle circulaire et les détails familiers : le tas de déblais qui grossit à chaque séance, la dalle plate qui me sert de siège et de table quand il m'arrive de déjeuner là, solitaire, enfin l'unique pilier où j'accroche ma musette à une aspérité.

Un coup d'œil suffit pour m'assurer que rien n'a changé, que personne n'est venu dans cette humble grotte ignorée, depuis ma dernière visite.

Allégée de la lampe à acétylène et d'une combinaison de toile, teinte de l'argile de maintes cavernes, la musette est suspendue à la colonne. La combinaison enfilée, je me dirige vers une vasque minuscule où je puise un peu d'eau pour la lanterne qui, bientôt, siffle et donne sa belle lumière blafarde. La grotte est tout illuminée et devient plus intime.

Les troglodytes qui en firent leur habitat, l'avaient bien choisie : saine, sèche et sans courant d'air ; son orifice, exposé au midi, pouvait se fermer à l'aide de quelques branchages ou d'une simple peau de bête.

Que s'est-il passé dans cette grotte, durant combien de siècles a-t-elle été occupée, depuis combien de millénaires est-elle inhabitée ? Accroupi dans ce réduit où depuis des mois, je remue pieusement les cendres des ancêtres, j'essaie de répondre à cette interrogation du passé.

D'une crevasse de la roche ma main retire une courte pioche, un crochet d'acier, un marteau et un ciseau à froid ; c'est là l'outillage habituel qui me sert dans mon travail de fouilleur et que je confie à cette cachette.

A genoux, la lampe et les outils posés à mes côtés sur le sol, j'examine l'état des travaux. Procédant par tranches de terre de l'épaisseur d'un empan (2), j'ai entrepris de fouiller la grotte.

Couches par couches, j'ai atteint un mètre de profondeur, notant au jour le jour, avec l'emplacement des divers vestiges recueillis, la nature des terrain rencontrés : stalagmite, argile, pierrailles, foyers, etc.

Avant le premier coup de pioche, un plancher de stalagmite dure et épaisse constituait le sol de la grotte. Ce plancher, une fois crevé et enlevé par plaques, m'a livré, avec des fortunes diverses, de nombreux vestiges épars dans l'argile compacte sous-jacente : outils et armes en silex, os gravés, nombreux ossements d'animaux apportés là par l'homme, dont un crâne de rhinocéros, orgueil de ma collection.

Norbert CASTERET.

Dix ans sous terre (Librairie Perrin.)

(1) Aurignacien : de Aurignac (Hte-Garonne), où l'on a découvert des ossements préhistoriques. Période préhistorique qui s'intercale entre le moustérien et le solutréen.

(2) empan : mesure de longueur représentant la distance entre extrémité du pouce et celle du petit doigt quand on écarte bien la main (22 à 24 cm.)



L'IMPRIMERIE À L'ÉCOLE

SÉANCE DE FOUILLES



II

... Aujourd'hui, je travaille en plein foyer aurignacien ; mon crochet opère prudemment et désagrége peu à peu un véritable nougat hétérogène : cendres durcies, charbon de bois, os cassés, éclats de silex, nombreux cailloux. Les divers éléments de cet amalgame une fois séparés, examinés, triés avec les doigts, sont repoussés derrière moi vers le talus de débris et j'attaque une nouvelle position. En procédant de cette façon, on est assuré d'opérer dans des couches vierges, où, avec la pratique, on peut lire comme dans un livre...

Dans la coupe de terre fraîche, truffée de charbons de bois et d'esquilles d'os, une pointe en silex bleuâtre apparaît. Sera-ce un fragment négligeable, une lame cassée ? Le doigt d'acier du crochet circonscrit l'argile tout autour et sonde la longueur de l'objet ; il est profondément enfoncé, donc de quelle importance, il faut agir avec prudence.

En élargissant le trou, le crochet grince sur un corps dur et brillant : l'ivoire d'une dent apparaît, la voûte dégagee. Lourde et luisante, cette forte molaire de cheval — si caractéristique par sa forme quadrangulaire et ses cannelures — paraît enfouie d'hier, mais il en est ainsi de tous les ossements qui gisent dans l'argile compacte, à l'abri de l'air, où ils poursuivent leur lent travail de fossilisation. Le silex, pincé entre deux pierres, résiste à la timide sollicitation de mes doigts, il faut encore fourir autour, écraser des charbons, désagréger un puzzle de gravier et d'ossements, enfin il branle dans sa gague, sa forme effilée permet de le tirer de son logement, le voici libéré et nu dans ma main, comme au jour où il fut confectionné au prix de quelle patience, de quelle habileté ! Bleuâtre et translucide, sa fraîcheur s'imprime dans ma paume ; les retouches, — c'est-à-dire les multiples facettes résultant des chocs intentionnels qui l'ont façonné — en sont adroitement réparties ; il est bien en main.

Un violent coup de pioche porté dans le front de taille en fait ébouler une partie, à laquelle je consacre toute mon attention. L'émiettement et l'inventaire de cette masse sont laborieux ; par endroits, des infiltrations d'eau chargée de calcaire ont déterminé la formation de stalagmite très dure qui scelle les objets dans un ciment naturel : la brèche. Je décape successivement un bois de renne portant, très nettes, des traces de sciage au silex ; une canine de loup, percée d'un trou de suspension, jadis ornement d'un collier ; enfin une côte ayant appartenu à un animal de forte taille, sur la surface plane de laquelle se devinent de fins lacis imperceptibles.

D'un bond, je suis sous le porche d'entrée, à la lumière du jour ; du doigt humecté de salive j'enlève l'argile ocre et tenace qui enrobe l'os. Des entrailles du sol où elle était cachée, la fine gravure reparait à la lumière du soleil qui l'éclaira jadis, il y a des millénaires. Le dessin surgit à mes yeux : un poisson, une truite, nageoires déployées, et sur le dos une flèche, un harpon...

Pieusement enveloppé dans le mouchoir et déposé dans la musette, l'os gravé sera minutieusement lavé et étudié plus tard ; pour l'instant, l'heureuse fouille continue.

Dans la fraîcheur de la caverne, on oublie la position inconfortable, la besogne fatigante ; la pioche et le crochet ne chôment pas ; le marteau et le ciseau complètent le travail dans la dure brèche ossifère. Le front de fouille recule, les débris s'accumulent, le petit trésor des trouvailles s'augmente aussi : silex taillés, dents et coquillages percés, pointes de sagaies et aiguilles en os ; les heures passent...!

Norbert CASTERET.

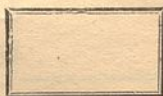
Dix ans sous terre (Librairie Perrin.)



L'IMPRIMERIE A L'ECOLE

Fichier Scolaire Coopératif
VENCE (Alpes-Maritimes)

L'AGE DE LA PIERRE
VIENT DE FINIR
EN NOUVELLE CALÉDONIE



« Allons nous chercher des haches de pierre, dirent le grand-père et le petit-fils de Névou.

Ils allèrent et, parvenus à l'endroit propice :

— Creusons ici, dit l'aïeul.

Ils fouillent au pied d'un rocher et mettent à jour le jade.

— Voici la pierre où nous trouverons notre hache, dit le grand-père.

Ils creusent, ils frappent, ils obtiennent des blocs.

— C'est fini, dirent-ils, nous avons 2 pièces pour faire nos haches. Mangeons maintenant et rentrons.

De retour à leur demeure, ils se mettent à marteler leurs haches. Ils martèlent jusqu'à ce que la nuit les contraigne à cesser. Au réveil, ils martèlent de nouveau. La hache de l'aïeul est déjà mince, celle du jeune homme est encore épaisse.

— Hé l'homme ! dit le grand-père, demain nous irons sur la cascade là-haut, et nous polirons nos haches.

Le matin suivant, ils prennent leurs vivres, et montent avec leurs pièces au haut de la cascade.

Et ils restent là à affûter leurs haches. Le déchet de la pierre usée s'écoule comme une poussière dans un trou de rocher. Dès l'aube, le lendemain, ils reprennent leurs haches, et affûtent, tandis que s'écoulent au dehors les déchets. Ceux-ci remplissent le creux où ils s'étaient accumulés. Ils le débordent, ils se déversent dans la rivière, et flottent à la dérive.

Ils flottent et vont ainsi jusqu'en aval de Boéona.

Là-bas demeuraient 2 jeunes filles... ».

(Légende canaque. Nouvelle-Calédonie).

Comme elle est simple et pure, cette légende océanienne, qui évoque des temps disparus chez nous depuis plus de 3000 ans. Les jeunes filles suivent la traînée de poussière blanche sur l'eau calme. Et ce conte finit comme tous les contes.

L'auteur du livre où nous avons pris ce beau récit (M. Leenhardt: Gens de la Grande Terre), raconte avoir vu, il y a 35 ans, cette fabrication de la hache de pierre. Il rectifie un détail de la légende : une nuit de travail ne suffit pas; il faut plusieurs mois.

La hache de jade (pierre dure et verte), emmanchée ou non, devient rare. On n'abattait les arbres avec qu'après les avoir attaqués par de petits feux allumés contre le tronc. La hache de fer, amenée par les Blancs, a naturellement été préférée.

La hache de jade servait aussi d'instrument rituel pour défoncer le thorax des hommes tués et leur enlever le foie. Elle servait enfin aux prêtres lors des invocations au Soleil ou à la Pluie. Ces usages ont disparu.

Même la balle de fronde, qui vrombissait dans l'air, est abandonnée. On fait encore, avec le quartz, de petites lames tranchantes; mais de plus en plus, on lui préfère le tesson de bouteille !

Cependant le collier de jade, œuvre de patience, jouit encore d'un grand respect. On lui attribue toujours un pouvoir magique, souvenir du temps peu éloigné où le métal était inconnu.

Fichier Scolaire Coopératif
VENCE (Alpes-Maritimes)



LES DIMES



I

LA PERCEPTION DES DIMES A MAXEY-SUR-VAISE EN 1705

Les « dixmes grosses et menues » appartiennent pour un tiers à M. le Comte de Chauvirey et l'autre tiers à M. le Baron de Vigneulles (le troisième tiers revient au curé). Les dixmes appelées ordinairement nouveaux (dimes des récoltes de terres cultivées pour la première fois) appartiennent pour moitié au curé et pour l'autre moitié aux seigneurs qui en ont chacun un quart.

La dixme se paye partout au 12^e; les trézeaux se font de 6 ou de 12 gerbes dont le paulier (1) en prend une sur douze où le laboureur la laisse. Lorsqu'il y a des gerbes surnuméraires, s'il n'y en a que sept, le laboureur les emporte sans en laisser; s'il y en a huit, le laboureur les emporte aussi sans en laisser, mais si le paulier arrive le premier, il en prend une. S'il en reste neuf et au-dessus, on en doit laisser une...

Lorsque ce sont de petits champs, l'on suit la même règle, excepté qu'on ne peut despoiller un champ sans laisser une gerbe entière, quelque petit nombre qu'il y ait, laquelle gerbe se fait de concert avec le paulier à proportion de ce qu'il y a dans le champ.

La menue dixme se paye aussi au douzième et se prend sur les légumes, pois, fèves et lentilles sur le champ, sur la navette au grenier, sur le chanvre masle et femelle et lin dans la chénevière...

A l'égard des vignes, toutes celles qui sont d'un grand ban appelé grosse dixme, se partagent et appartiennent aux mêmes décimateurs que ceux des autres grosses dixmes (2).

L'on devrait aussi la dixme des cochons de lait. Mais, attendu que les décimateurs ne fournissent point de porc masle, la dixme ne s'en paye point.

Les décimateurs ont dit qu'ils prétendaient la dixme des oyzons (oissons) et les habitants ont déclaré qu'ils n'en devaient point payer.

On doit aussi la dixme des agneaux à la Saint-Georges. S'il n'y a pas un nombre suffisant ou s'il y a des agneaux en surnombre l'on paye trois gros pour chaque agneau (0 fr. 175 or).

Lorsque la dixme des agneaux se paye en espèces, les propriétaires en sépare deux de chaque fois douze, le décimateur choisit dans le reste en comptant ceux qui sont séparés.

L'on paye aussi la dixme de laine des brebis et moutons qui se paye à la toison...

(d'après l'Etat des Paroisses en 1705).

Archives de Meurthe-et-Moselle B.293.

(1) paulier : individu chargé de prélever les dixmes des gerbes. Il les portait deux par deux, l'une devant, l'autre derrière, à la façon des porteurs d'eau, à l'aide d'un long bâton nommé aussi paulier, et qu'il plaçait sur son épaule.

(2) Florent Claude, Marquis du Châtelet, grand Chambellan du roi Stanislas..., rendit la sentence suivante le 15 juillet 1758 :

« Les habitants étaient condamnés à payer dorénavant la dime des raisins dans chaque vigne et dans l'endroit où elle devait échoir à raison du trentième panier, tandelin ou hotte et à proportion de la quantité qui se trouverait dans chaque vigne... »

Fichier Scolaire Coopératif
VENCE (Alpes-Maritimes)



L'IMPRIMERIE A L'ÉCOLE



LES DIMES

II

PAULIERS

Les dimes étaient levées par des pauliers, présentés par les seigneurs et le curé, un peu avant la moisson ou la vendange, au maire et aux procureurs.

« Les pauliers promettaient entre les mains du mayeur (maire) de vaquer fidèlement à leurs charges sans commettre abus et sans porter faveur ni hayne à qui que ce soit, lever les gerbes en distinguant les novales de la grande dime, reprendre tout malfaiteur qu'ils trouveraient faisant dommage, en donner rapport au greffe de la Cour dans le temps de l'Ordonnance, enfin séparer ce que à chacun des décimateurs ou fermiers appartiendrait ».

(Velaines, par l'Abbé Mathieu, p. 294.)

PERCEPTION DES DIMES

Les magistrats faisaient acclamer les pauliers devant tous les habitants, le dimanche suivant à l'issue de la messe et faisaient lire par le sergent en la haute justice le procès-verbal de leur réception afin que personne n'en ignorât.

« La levée des dimes était soumise à différentes règles ou coutumes obligatoires. A l'époque des moissons, le paulier percevait lui-même la grosse dime aux champs, c'est-à-dire la (douzième) gerbe de blé, de seigle, d'orge ou d'avoine. Les moissonneurs faisaient des tréseaux d'un nombre convenu de gerbes. La gerbe dimante devait égaler les voisins par son volume, et il était défendu d'enlever la récolte sans avoir crié au paulier.

On conçoit tout ce qu'il y avait d'insupportable dans un pareil mode de perception. Aussi devait-il se trouver bien des cultivateurs pour essayer d'échapper à cette loi.

D'après les ordonnances de l'époque, dont nous donnons le passage suivant : « Défense est faite à tout possesseur, fermier ou autre, sans qualité, de lever la dépouille d'un champ de grains de quelque espèce que ce soit sans y avoir laissé la dime et sans avoir acclamé le paulier; et pour empêcher tout prétexte d'abus, défense est encore renouvelée d'emporter, de charroyer aucun grain que depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, et de ne rien emmener qu'après la coupe totale du même héritage faite et mise en gerbes, le tout sous la payne de 50 livres payables par chaque contrevenant avec confiscation des grains et les dépens ».

A leur tour, les décimateurs ou leurs fermiers ne pouvaient rien enlever sans être accompagnés d'un paulier, « ny aller seuls par les endroits et terres où les gerbes étoient amassées et mises en monceaux, sous payne de 25 Fr. d'amende ». De même il était interdit aux décimateurs ou à leurs hommes de peine d'aller chercher des gerbes après la chute du jour. Enfin, suivant la coutume de date très ancienne, les décimateurs n'avaient pas le droit de recompter surnuméraire d'une terre à l'autre, c'est-à-dire de compter dans les dernières gerbes d'un champ celles qui ne formaient pas un tréseau complet, pour les dimer avec les premières d'un autre champ du même laboureur ».

(Velaines, Abbé Mathieu, p. 294-298.)

Fichier scolaire Coopératif
VENCE (Alpes-Maritimes)



L'IMPRIMERIE A L'ECOLE

**QUELQUES
 DROITS SEIGNEURIAUX
 BURLESQUES**



Je ne veux pas parler des droits féodaux qui consistaient à prendre les quatre cinquièmes de la récolte et à réduire les paysans à la mendicité, mais simplement de ceux que nous trouvons amusants.

A Romatuelle, le paysan n'avait pas le droit d'allumer son feu sans autorisation du baron; en Bretagne dans une seigneurie les cultivateurs devaient, un jour de l'année, promener « un œuf sur une charrette »; à Rennes, un manant ne pouvait faire son pain lui-même. Tout cela, c'est Edme Champion, l'auteur le plus compétent en la matière, qui nous l'apprend et, naturellement, je n'ai cueilli que quelques traits.

Voici, dans le « Dictionnaire de la Féodalité », de M. Paul D. de P., quelques autres exemples de ces abus de l'ancien régime :

A Lavarai, dans le Maine, obligation aux serfs de contrefaire l'ivrogne devant le seigneur et de chanter, une fois par an.

A Châteauroux, en Berry, obligation de porter au seigneur un pot de fleurs au bout d'une perche avec une chandelle allumée au milieu du pot. (C'est assez drôle!)

A Montluçon, les seigneurs percevaient des droits sur les femmes qui battaient leur mari.

Citons aussi Ludovic Lalaume dans ses **Curiosités Historiques** et ses **Curiosités des traditions**.

La redevance féodale d'une paroisse consistait à remettre, chaque année, au seigneur, un lapin ayant une oreille noire et une oreille blanche... Parfois, on plaçait parce que l'inféodé avait teint en noir l'oreille de son lapin.

A Remiremont, le 24 juin, l'abbesse exigeait qu'on lui apportât un plat de neige, ce qui, plus tard, devint un plat d'œufs à la neige. A Grandlieu, le seigneur voulait qu'on lui chantât une chanson nouvelle sur un air nouveau. C'était là encourager la poésie populaire. A Rouen, il fallait jouer du flageolet.

A Bressuire, quand la dame suzeraine avait un enfant, le vassal devait boire d'une « haleinée » une bouteille de vin et manger une livre de pain et une perdrix salée. A La Hoc, en Picardie, les femmes du village devaient désigner une d'entre elles pour réchauffer les pieds de la châtelaine. Dans le Poitou, les paysans devaient sauter un fossé plein de boue, ce qui était l'occasion d'une espèce de concours...

Nos bons aïeux savaient s'amuser, mais il ne faut pas oublier que ces cérémonies burlesques avaient un sens; elles étaient destinées à maintenir le vassal dans l'état de sujétion.

Léon VIBERT.

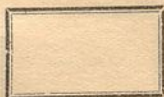
La Volonté, 5 décembre 1927).



L'IMPRIMERIE À L'ÉCOLE

Fichier scolaire Coopératif
VENCE (Alpes-Maritimes)

LA LUTTE CONTRE LA LÈPRE AU MOYEN-ÂGE



Malgré les efforts de Charlemagne, les lépreux en France s'étaient multipliés. Ils formaient une classe sociale à part, formée de vagabonds, de pillards, vivant de rapines, errant en troupes par les bois et les campagnes. Nul n'était certain d'échapper au fléau, ni prince, ni chevalier.

En 1048 fut fondé l'ordre lépreux des Chevaliers de Saint-Lazare. Secourue par le pape Damase II, il réunit les offrandes nécessaires à la création de léproseries.

Sous Saint-Louis, il y avait en France plus de trois mille léproseries. Au XV^e siècle, les lépreux étaient devenus très rares et au XVI^e siècle, les vieilles maladreries n'étaient guère plus peuplées que de simulateurs, de vagabonds qui, pour trouver logis et nourriture profitaient encore de la terreur que la lèpre avait inspirée jadis.

Par quelles mesures ce résultat fut-il atteint ?

D'abord il s'agissait de dépister la terrible maladie.

Lorsqu'un suspect était signalé à l'évêque, il le convoquait et le présentait à une commission chargée de l'examen et de lui fournir un rapport.

Il n'était évidemment pas question de bactériologie comme on ferait de nos jours, mais on connaissait cependant des signes à peu près certains qui offraient les plus grandes chances de garantie : tuméfaction du nez et des lèvres, ulcération de la langue et des yeux, plaques rouges sur la peau, odeur fétide de l'haleine, sang noir, etc...

Une fois le diagnostic posé, si la maladie était douteuse, on condamnait le malade à demeurer chez lui, à l'écart des autres et à se soumettre à d'autres examens médicaux de temps à autre.

Mais si le malade était reconnu lade, c'était l'isolement implacable.

Il y avait à cet isolement, deux formes. Dans les villages qui ne disposaient point d'une organisation spéciale, le lépreux était conduit — après une cérémonie déchirante, à une cabane, à une hutte de branchages située à l'écart des habitations, à l'orée d'un bois ou en pleins champs, loin de la route. On lui remettait les objets indispensables à son existence de banni : c'était la cagoule et le voile dont il couvrirait son visage ; c'étaient les gants noirs qui préserveraient les objets de son contact impur ; c'était l'écuille de bois dont il puiserait l'eau de la fontaine ; c'était enfin la cliquette à trois langues de bois, avertisseur monotone, et le barillet.

Puis le prêtre prononçait le terrible interdit.

Avant de partir, il lançait un peu de terre du cimetière sur le toit de la hutte, posait à l'entrée de la cabane une croix de bois et une sébille pour recueillir les aumônes...

De petites bourgades se constituaient ainsi, et les misérables groupaient leurs masures, s'aggloméraient en une triste organisation qui régnait sur un triste domaine. Ce domaine comprenait quelques huttes, ou quelques repaires, abris naturels, grottes, anfractuosités de rocher, où les lades vivaient en commun de l'aumône des bonnes âmes qu'ils recueillaient dans des sébiles placées à la porte des cabanes.

La seconde forme d'isolement était la maladrerie. Ces établissements étaient de très inégale importance. Les uns se composaient seulement d'une chapelle autour de laquelle se groupaient quelques masures. D'autres présentaient l'importance d'un grand hôpital.

Ainsi à Paris, Saint-Lazare, Le Roule, Saint-Germain étaient de grandes léproseries munies de règlements et dirigées par des religieux et des religieuses non malades : prieur, pannetier, portier, bouteiller, procureur, lingères.

Les lépreux de Saint-Lazare avaient l'autorisation de sortir en ville le lundi, en agitant la cliquette. (D'après une étude du D^r BOUTOREL.)



Fichier Scolaire Coopératif
VENCE (Alpes-Maritimes)



LA « SÉPARATION » DES LÉPREUX

Comme la lèpre était fort contagieuse, on prenait beaucoup de précautions pour empêcher qu'elle ne se répandit davantage.

Des règlements astreignaient les lépreux à porter de larges chapeaux de jonc et des jaquettes grises de forme particulière. Ils ne pouvaient habiter que hors des villes et en des maisons ou en des masures ou en des hospices particuliers. Enfin, ils devaient n'approcher des bourgeois qu'avec précaution et qu'après avoir agité une crécelle pour les prévenir au préalable.

Quand le lépreux contrevenait à quelques-unes de ces mesures, on « l'interdisait ».

Pour cela, la cloche de l'église sonnait trois coups d'agonie; on célébrait l'office des morts; le lépreux y assistait sous un drap mortuaire et le visage couvert; ensuite on le conduisait au cimetière, en lui répondant de la terre sur le front, et on lui disait :

« Mon ami, c'est signe que tu es mort, quant au monde : aïe; donc patience et résignation ».

Du cimetière, on le menait processionnellement hors des frontières de la seigneurie, et le curé lui faisait, selon la formule, les prohibitions suivantes :

« Tu sais, ami, qu'on t'a dénoncé comme ladre; je requiers donc que tu observes strictement les articles ci-après :

« Primo : Quand tu seras malade, tu n'entreras en aucune maison, si ce n'est en ta hutte élevée sur quatre estacades, à une distance de vingt pieds au moins des chemins et habitations, laquelle hutte sera brûlée après ta mort véritable, ainsi que les hardes et effets à ton usage, le tout à la réquisition du seigneur, qui pourra néanmoins se réserver l'étain, plomb, fer, chaudrelage et autres de tes biens non infectés.

« Item : Il t'est défendu de paraître dorénavant en cette ville pour faire tes quêtes, si ce n'est le jour de la Pentecôte, de Noël, de la Toussaint, et le dimanche gras.

« Item : Tu n'entreras plus dans nulle procédure pour requérir jugement.

« Item : Tu ne viendras plus te mirer en puits ou fontaine quelconque; mais on laisse à ta soit l'eau de l'étan solitaire ou du ruisseau qui coule au fond du bois. Si tu rencontres quelqu'un, agite en manière d'avis ta bruyante tarterelle; et si tu oses parler, que ce soit du moins au-dessous du vent.

« Item : Ami, garde-toi, nous t'en prions, en cas de besoin nous te l'enjoignons, de boire jamais en un autre vase que le tien; ne passe jamais sur une planche ou le long d'un parapet sans avoir mis tes gants.

« Item : Ne découche jamais sans congé du curé du lieu et de monseigneur l'official ».

Tous les assistants criaient ensuite : Va-t'en, ami, va, va.

Et le lépreux se trouvait retranché de la société.

(Le Musée des Familles, année 1934.)

méconnaissance des immenses difficultés de cette reconsideration, nous dirons, tous, ce que nous avons à dire. L'école et l'enfant en bénéficieront.

Et voilà que ce préambule, que l'estime cependant indispensable, ne nous permet pas de commencer dans ce numéro l'étude annoncée.

Nous voulons notamment mettre au point cette question de centre d'intérêt, savoir quand il y a véritablement centre d'intérêt pour les enfants, et dans quelle mesure ce centre d'intérêt n'est la plupart du temps qu'une commonité technique qui usurpe son nom.

Nous aurons à préciser ce que peut être une pédagogie vraiment basée sur l'intérêt de l'enfant et à trouver les techniques qui permettront un travail normal d'une pratique possible dans toutes les classes, même avec des éducateurs inexpérimentés et non chevronnés en éducation nouvelle.

Pour ce qui concerne l'observation, nous aurons à réagir contre toute l'école belge, qui a son pendant en France, et a essayé de trouver une technique tout aussi efficiente, mais plus naturelle et plus humaine.

Pour cela il nous faudra la collaboration de tous nos adhérents et de nos lecteurs.

C. F.

Le travail autour du texte libre

(Réponse au questionnaire GUET)

(Educateur du 1-2-40)

Question I.

Oui, ce travail crée un esprit de coopération réel. Que de fois n'ai-je pas remarqué lors d'un travail sur la Suisse par exemple, les enfants recherchant, sortant les documents nécessaires à telle équipe travaillant à ce moment sur « Madagascar ».

Question II.

Ceci dépend, je crois, de la puissance de travail des enfants et de leur concentration au travail.

1^o En mai dernier des enfants de C.M. 2^e année restèrent toute la journée à travailler sur « lever de soleil » observé à l'arrivée en classe. Certains recherchèrent des textes d'écrivains se rapportant à cela et l'une d'elles ayant trouvé un texte de Rousseau, joignit à cela une carte de France dessinée par elle où elle plaça Genève et ces mots : « Ici naquit Rousseau ».

D'autres enfants après 1 h. de travail étaient à autre chose.

2^o C'est corrélatif aussi, je crois, de la formation des enfants.

Ceux habitués à l'organisation traditionnelle de l'école changeront de travail sans inconvénient « apparent » et sembleront s'y adapter. Au fond, il y aura souvent une certaine acquis mécanique mais guère de formation profonde infiniment plus profitable pourtant.

Question III

Oui, sans aucun doute, mais ceci nécessite du maître :

— un esprit vif et ordonné, qui sache rapidement centrer autour du sujet toutes ses connaissances ;

— et un fichier organisé, riche qui, par ses données précises, alimente le travail.

Question IV.

Je crois que le fichier a sur le livre de réels avantages.

Il sert à plusieurs élèves, chacun en étant à des textes différents.

L'enfant n'y voit que le texte bien isolé. La loyauté est plus aisée à obtenir progressivement peut-être.

C'est pour l'enfant un outil neuf qui répond à nos conceptions modernes de travail. Donc il lui plaira de l'employer.

Tout fichier peut, il me semble, indépendamment de son contenu, être très formateur pour faire acquérir la netteté de l'esprit, l'ordre, la compréhension de l'enrichissement perpétuel du savoir sans fatigue, car un esprit méthodique, ordonné est libéré de nombreux soucis.

Question V.

Entièrement d'accord. J'ai, durant l'année 1938-39, pratiqué les conférences d'enfants au rythme d'environ 2 par semaine.

— Les enfants préparant en tirent grand profit.

— Pour ceux qui écoutent, c'est égal à la valeur que vous accordez à tout travail imposé à un moment où l'enfant est plus ou moins réceptif.

Il faudrait pour juger un peu mieux peut-être demander :

— après une conférence, la rédaction de ce qui a été entendu, sans prévenir auparavant ;

— faire de même en prévenant ;

— faire de même un temps x... après la conférence ;

demander lors d'une conférence, qui veut l'écouter ? Qui préfère continuer le travail commencé.

Peut-être cela guiderait-il un peu sur l'intérêt de ces séances relativement aux auditeurs.

R. CHEDEVILLE, (S. et O.)

« Vous tous qui possédez une petite imprimerie, ne pensez-vous pas que des nouvelles du pays, que vous vous racontez souvent à vous-mêmes, pour le plaisir, seraient douces à celui qui est mobilisé, qu'il soit laboureur, charbonnier, cantonnier ?... Une vraie bouffée de l'air du pays. Envoyez-lui donc un exemplaire de ce journal, tout plein de nouvelles semblables ».

COPAIN-COP du 1^{er} Mars 1940.

Des nouvelles aux mobilisés

Tous les quinze jours, en collaboration avec l'école des filles, nous tirons au limographe sur format double-fiche, recto et verso, des « Nouvelles du Pays » que nous adressons à chaque mobilisé de notre commune (environ 150 avec les pères des élèves évacués).

Chaque enfant apporte sa ou ses nouvelles ; certains sont chargés spécialement de la vie municipale, de l'état civil, des sports, du temps, etc...

Au fur et à mesure de leur venue, les nouvelles sont placées dans une chemise et le mardi soir de chaque quinzaine, à la récréation par exemple, un comité de rédaction qui a été désigné examine tous les « papiers », les rejette ou les conserve. Le mercredi soir, un grand élève (C.C.) écrit le stencil. On tire ensuite.

Le samedi soir, tirage du verso et lundi matin, expédition sous enveloppe fermée.

J'ai copié les adresses des mobilisés sur des fiches carton à raison de 14 à 15 par fiche. En trois quart d'heure, avec une dizaine d'élèves, toutes les adresses sont écrites, le mercredi ou le samedi soir, pendant les loisirs.

Nous avons à Doyet de grands élèves de C.C. Mais on peut parfaitement avec des enfants de 12 à 13 ans obtenir de bons résultats.

Et maintenant, comment les mobilisés réagissent-ils en recevant nos « nouvelles ».

Nous avons reçu déjà des dizaines de lettres et chaque jour en arrivent de nouvelles.

Voici au hasard quelques passages de ces lettres. Ces articles sont particulièrement variés et intéressants... et remettent les mobilisés dans l'ambiance du pays :

« Je vous félicite de cette heureuse initiative. Sachez que maintenant j'attends avec impatience votre petit journal »

« J'espère trouver dans votre gentil journal quelques lignes de mon fils qui fréquente votre école. »

Je vous demande donc, mes chers enfants, de continuer la tâche que vous vous êtes imposée.

« C'est une excellente idée, notre vieux Doyet nous paraîtra moins éloigné, et quand nous reviendrons... nous aurons l'impression de ne l'avoir jamais quitté. »

Du directeur de l'école aux Armées :

« J'ai montré votre journal avec fierté autour de moi, j'ai glané une gerbe de compliments pour vous tous, mais j'ai souvent senti, chez ceux qui vous complimentaient ainsi et qui n'habitent pas Doyet le regret de ne pas recevoir eux aussi « Des Nouvelles du Pays ». Nous serons, grâce à vous, des favorisés et vous devez comprendre pourquoi je suis fier d'avoir été votre maître. »

Je pourrais allonger ces citations et parler des remerciements que m'ont fait de vive voix les permissionnaires. Mais à quoi bon, la cause est entendue.

Je crois que chaque école de France peut et doit éditer son journal pour les mobilisés.

Ce n'est pas un gros travail pour le maître, ce n'est pas non plus une grosse dépense et les écoles pauvres ne pourraient-elles pas s'adresser à leur municipalité qui ne refuserait pas quelques billets de cent francs...

J. PRADEL,

instituteur à Doyet (Allier).

NOS DISQUES

Censuré

Fichier de calcul C.E.P.

« Ce fichier n'est pas complet : c'est une base que chacun peut et doit élargir ». Ainsi se termine la note « aux usagers » livré avec le fichier.

Mais comment compléter le fichier ?

Remarquons d'abord qu'il s'agit d'un fichier C.E.P., ce qui veut dire que les compléments apportés ne devront point dépasser le programme du Cours supérieur 1^{re} année, fixé le 23 mars 1938. Il est donc prudent de rechercher des compléments dans l'un des ouvrages parus depuis cette date. Il y a d'abord le manuel de **Delfaud-Millet** paru en 1938. Il y a ensuite les deux ouvrages tout récents :

Marijon, Masseron, Delaunay. Le Calcul à l'Ecole Primaire, Cours supérieur 1^{re} année. (A. Hatier, 8, rue d'Assas, Paris XI^e).

Pugibet, Adam, Gason. Arithmétique. Cours supérieur 1^{re} année (A. Colin, 103, bd St Michel, Paris). Ce dernier ouvrage dépasse parfois légèrement le programme du C.S. 1^{re} A.

Ayant fait choix de l'un de ces ouvrages, on peut classer les 240 fiches du fichier en suivant l'ordre du manuel, ceci permettra de voir rapidement les compléments qu'il convient d'apporter. Remarquons qu'il est assez facile de passer du classement d'un manuel au classement d'un autre manuel, les changements d'ordre ne portent en général que sur des détails : tous les auteurs étudient les surfaces avant les volumes, les fractions avant le pourcentage, etc..

Un problème de C.E.P. renferme d'ordinaire plusieurs difficultés mais ceci n'est pas un obstacle insurmontable; il est bien rare que l'une de ces difficultés ne soit pas plus épineuse que les autres pour la plupart des enfants et, dans le cas contraire, on peut classer le problème en tenant compte de la difficulté qu'on étudie la dernière.

A propos du classement des problèmes, il faut aussi tenir compte de ceci : de nombreux problèmes admettent plusieurs solutions. Il en résulte parfois des variations dans le classement, selon que les auteurs de ce classement ont songé à telle solution ou à telle autre.

Cependant, si l'ordre d'un classement prête parfois à discussion, si on peut reprocher à un classement de ne pas être parfait sous le prétexte qu'il ne donne pas satisfaction à tous, il n'en est pas moins vrai que mieux vaut un classement imparfait que pas de classement du tout.

Suivant l'ordre de notre manuel (Marijon, Masseron, Delaunay), nous avons classé les diverses demandes du fichier, indiquant d'abord, en gras, la première page de la leçon du livre à laquelle peuvent être rattachées les demandes du fichier dont suivent les numéros en caractères ordinaires.

Censuré

Censuré

Les trois premières ont trait au calcul de la surface du losange, or le losange ne figure pas sur les programmes actuels du C.S. 1^{re} année; Delfaud-Millet, le passent complètement sous silence; nous n'y accordons que peu de place, signalant que c'est un parallélogramme d'une espèce particulière, persuadés que, dans la pratique, sans règle spéciale ($\frac{1}{2}$ produit des diagonales) nos élèves n'auront pas plus de peine à calculer la surface d'un losange que celle d'un polygone irrégulier. Pugibet, Adam et Gason donnent la règle et ce n'est pas leur seul dépassement du programme.

Les fiches 112 et 113 ont trait à l'achat de rentes à un cours donné. Ceci est encore en dehors du programme, bien que Pugibet, Adam et Gason y aient fait place. En passant j'extrait de leur ouvrage : « Les taux d'émission sont **toujours légèrement inférieurs au pair** ». Deux affirmations et deux erreurs : le 6 % 1920 a été émis au pair et le 4 % 1918 à 71 pour cent.

Les fiches 111 et 211 ont trait à l'escompte et ceci est encore en dehors du programme. Pugibet, Adam et Gason, qui dépassent assez souvent le programme (secteur, changes, rentes, etc.), eux-mêmes ne font pas place à de telles questions.

Pour montrer comment on peut tirer parti de notre classement et de notre ouvrage, ouvrons celui-ci dans l'ordre indiqué :

page 12, nous trouvons, à la fin de la leçon du décime qui montrent que la 13^e demande admet trois réponses différentes et exactes, et non pas une ;

page 14, on trouvera des compléments aux demandes 34 et 35 ;

page 16 (et 17) 8 questions, 11 problèmes et 1 problème amusant apportent des compléments aux fiches 93, 94, 202 et 160 et quelques-uns de ces compléments nous offrent des problèmes plus nouveaux (passage clouté) etc...

Tournons, tournons les pages, nous voici à la 43^e, nous n'y avons attribué aucune fiche, il en est de même à la page 50 et à quelques autres. A ces pages correspondent, à notre avis, des lacunes du fichier qu'il sera ainsi aisé de compléter.

Tournez à votre tour les pages de notre manuel et des autres manuels, vous pourrez enrichir le fichier de calcul de problèmes variés et nouveaux qui intéresseront vos élèves.

E. DELAUNAY.

POUR SE FABRIQUER SOI-MEME UNE PIERRE A POLYCOPIER

Je puis fournir aux camarades que la question intéresse le mode de fabrication d'une pierre à polycopier de prix modique et de très bon rendement.

Fournitures : 1 litre glycérine pure ; 3 plaques de colle Totain (demander chez le droguiste) ; 3 morceaux de sucre.

Fabrication : Faire gonfler la colle dans l'eau pendant 24 heures.

Chauffer le mélange dans une casserole.

Incorporer le sucre et la glycérine en agitant.

Chauffer à feu doux et arrêter au 1^{er} bouillon.

Couler la gélatine dans la forme (pour éviter les bulles, verser doucement et tirer les bulles avec une feuille de papier bien à plat sur la surface.

DELAURAT, instituteur,
St Germain des Fossés (Allier).

FICHIER DE CALCUL (C.E.P.)

Nouvelle édition

240 demandes, 240 réponses :

sur papier	8 »
sur carton	20 »

Classeur fichier calcul, excellente fabrication, l'un	4 »
---	-----

**Abonnez-vous à
"L'Educateur"**

A propos des encartages de "LA GERBE"

Dès le reçu de la Gerbe Enfantines, nous avons décidé de tirer une centaine d'exemplaires de la feuille encartée : « Moi, écolier de 1940 ». J'ai donné une semaine à ceux de mes élèves qui voudraient bien, en toute confiance et en toute sincérité, répondre aux questions posées. J'en ai déjà reçu plusieurs et comme d'habitude c'est très intéressant et prouve que l'esprit des enfants est sérieux.

Je me suis attaché à faire à chacun de mes plus grands (et je vais peut-être le faire pour les autres), une réponse personnelle, que je tape sur une petite feuille séparée et que je remets à l'enfant confidentiellement, c'est-à-dire que lui seul en prend connaissance et qu'il me la rend après en avoir bien pris connaissance, car je pense que j'aurai à renouveler les réponses et je veux conserver pour chacun un « dossier » sur ses désirs, ses aptitudes et ses caractères.

A Gina : quelques conseils sur son attitude vis-à-vis de sa mère, sur ses mensonges aussi (je n'en fais pas un plat, mais je lui signale que ses mensonges sont inutiles.)

— Elle a l'impression de ne pas réussir à faire plaisir à ses maîtres malgré ses efforts : Je lui réponds que je suis souvent content d'elle...

— Je lui donne quelques encouragements concrets pour son certificat qui a une importance à ses yeux (et elle n'a pas tous les torts).

— Ses parents sont très pauvres pour qu'elle espère devenir un jour institutrice : je le lui explique.

— Pour finir, je la mets entièrement en confiance en lui demandant de se souvenir que je serai toujours prêt à l'aider d'un conseil ou tout autrement.

Aux autres élèves, mes réponses sont selon leur papier...

Résultat : l'enfant est traité un peu en grande personne et cela lui plaît.

Nous avons comme chez toi un cahier où l'on me pose des questions et leur variété est tout à fait intéressante. Parfois ce n'est pas moi qui réponds, c'est un autre élève; parfois les élèves savent ce que j'ignore. On m'a demandé par exemple : Où se trouve telle ville...? Qu'est-ce que c'est que du ...? (l'Astra, par exemple), si telle chose existe (la femme à barbe, la femme poisson), si tel fait s'est produit (nationalité de Rina

Ketti, s'il est vrai qu'elle a été fusillée, et pourquoi? Était-il vrai qu'elle était espagnole...); des questions sur quelque chose pris dans un livre de classe (qu'est-ce que c'est qu'un « département administré par un conseil général sans préfet... il s'agit de l'œuvre de la Constituante). Ce cahier est une mine d'anecdotes, de renseignements; il est passionnant et j'en publierai un jour dans « le Pays bocquin ».

Ce cahier et les réponses personnelles aux élèves se complètent. Ça n'est peut-être pas éducation collective, mais c'est, à mon avis, intéressant.

MICHAUT (Yonne).

Les plans de travail

Comme il nous est impossible de nous réunir cette année, nous tâchons de donner une place de plus en plus grande au travail en collaboration par correspondance.

Pour l'instant, nous voudrions activer la mise au point de nos Plans de Travail d'Histoire, de Géographie, de Sciences, et, éventuellement, de chasse aux mots, de Grammaire, de Calcul.

Les Plans d'Histoire et de Sciences ont déjà été établis et adressés à une trentaine de camarades qui s'y intéressent. Le Plan de Géographie sera adressé sous peu. Les camarades qui désirent participer à ce travail peuvent nous demander ces feuilles.

Il ne s'agit pas, ni en Histoire, ni en Sciences, de copier servilement des programmes, mais d'établir avec précision, en partant de nos nécessités et de nos possibilités véritables, les guides essentiellement pratiques, conçus selon nos techniques de travail fonctionnel, hors de tout verbiage.

Ces plans de travail serviront également de cadres pour les éditions diverses que nous aurons à entreprendre : en histoire, nous verrons comment orienter nos recherches et notre documentation; en sciences, nous pourrions préparer méthodiquement les fiches de travail libre qui nous sont indispensables.

Et nous demandons aux camarades qui ont reçu nos envois d'y travailler sans retard et de nous faire tenir au plus tôt leur collaboration.

Nous profiterons des vacances de Pâques pour préparer d'autres plans et pour tirer l'index du fichier et le fichier autocorrectif de grammaire annoncés depuis quelque temps.

L'imprimerie dans nos écoles urbaines

Par la lecture de quelques journaux d'éducation nouvelle, nous fûmes, déjà, voilà plusieurs années, gagnés à l'idée de l'imprimerie à l'école, des échanges interscolaires et des nouvelles méthodes qui visent au libre épanouissement de l'enfant, à l'affermissement de sa personnalité.

Les difficultés de toutes sortes que soulevait la mise en pratique de ces nouvelles techniques dans une école urbaine de quinze classes qui passe pour l'une des plus pénibles du département, retardèrent l'heure de la réalisation et ce n'est que cette année que s'alluma en nous le courage nécessaire à l'entreprise.

Voilà donc nos élèves imprimeurs depuis octobre. Trois classes de l'école, les cours supérieurs et un C.E. 2^e A., un total de 98 élèves confient à la presse les récits jaillis spontanément du tréfonds de leur vie d'enfant. Quelle variété !

Adieu les fameux centres d'intérêt qui, durant des semaines entières, harcelaient l'attention défaillante de ces bambins qu'on voulait absolument intéresser à des histoires d'étangs et marais, de moulins à vent et de pantins et marionnettes. Tous les jours, c'est désormais une dizaine de récits différents, tous riches de substance et d'intérêt qui sont soumis par leurs auteurs au jugement de la classe qui, librement, élit le meilleur. Quel bon flot de clarté projeté chaque jour sur l'âme de ces enfants se confiant candide-ment à leurs maîtres, leur faisant découvrir au fur et à mesure des raisons nouvelles de les apprécier, de les aimer. Quelle mine aussi de renseignements pour celui ou celle à qui échoit leur éducation et auxquels les élèves apportent chaque jour la matière de leçons de morale, les plus actives, les plus profitables qui soient. A propos de chaque récit, l'auteur ou la classe sont invités à redresser certaines incorrections (nombreuses au début, de plus en plus rares maintenant), à donner le mot qui a manqué à la précision ou à la netteté de la phrase.

(A suivre)

F. et S. SEBBAH.

(Extrait de la revue "Soleil").

FICHER DE CALCUL GENERAL

Fichier calcul papier, 68 fiches.....	4 75
sur carton rigide	11 50

Matériel complet de gravure et de tirage du lino

comprenant :

1 presse spéciale	10 »
1 plaque à encre	5 »
1 rouleau encreur	15 »
1 rouleau presseur caoutchouc	28 »
1 tube encre noire	8 »
1 trousse C.E.L.	8 »
6 dm2 lino	3 »
1 série bois lino	1 50
1 brochure explicative illustrée	2 »

80 50

Port..... 8 60

Total..... 88 15

Fragment de lettre de soldat

« ... J'ai été bien surpris de recevoir votre journal dont j'ignorais même l'existence.

« Vous ne pouvez pas comprendre le plaisir que l'on éprouve quand on est si éloigné du village de penser que là-bas il y a des amis qui ne vous oublient pas.

« J'ai trouvé vos brochures très intéressantes; j'ai su ce que font la plupart de nos soldats d'Augmontel; sans compter que cela est arrivé juste à point pour me distraire, parce que j'ai été vacciné le lendemain et pendant trois jours je ne devais pas quitter la chambre.

« Donc, je vous remercie de tout cœur pour la bonne idée que vous avez eue, pour tous vos efforts afin d'obtenir ce bon résultat... »

Charles F..., aux Armées, le 1-2-40.

PIPEAUX

Nous avons pu, avant la guerre, faire fabriquer des pipeaux. Nous les livrons sans augmentation de prix.

Ce sont des instruments d'une justesse parfaite et d'une belle sonorité.

L'un : 12 fr.

Remises par quantité.

Passez vos commandes :

C.E.L., Rue de Provence, Perpignan.

Conseils aux Mamans en temps de Guerre pour sauvegarder la santé de l'enfant

LES SUCRES

Le sucre caractérise nos civilisations modernes tout comme l'automobile ou les explosifs. Les marchés sont envahis de produits sucrés et la demeure la plus misérable en tient une petite réserve dans le buffet vide : un grain de sucre et un morceau de pain font trop souvent le repas de l'enfant pauvre.

Pline parlait avec étonnement de ce « cel indien » semblable à du « miel congelé » qu'on retirait d'un roseau qui n'était autre que la canne à sucre. Les Croisés en rapportaient en France mais jusque sous Henri IV, l'usage en fut exclusivement pharmaceutique et ce n'est guère que l'introduction de la canne à sucre en Amérique au XVII^e siècle qui en vulgarisa l'emploi dans les classes riches. L'utilisation de la betterave sucrée en Europe le rendit accessible au peuple, mais encore n'était-il consommé que dans les rares occasions et il n'y a guère qu'un demi siècle qu'il est connu abondamment par les masses rurales. De nos jours, le sucre et ses dérivés sont devenus l'un des fléaux de l'alimentation des hommes et surtout des enfants.

Le goût des sucreries, en effet, a perverti dans des proportions inquiétantes toute l'enfance du monde et surtout l'enfance française. Tous les éducateurs savent que si les écoliers pauvres du village le plus reculé manquent de quelques sous pour acheter le cahier indispensable, ils ont en revanche toujours la main comblée de quelques menues pièces pour acheter la sucette, le sucre d'orge, le chwin-gum ou la spécialité la plus récente de toutes ces infâmes préparations.

Il faut reconnaître d'ailleurs que l'aspect et la présentation de ces malfaisantes gourmandises est, on ne peut plus engageante : il y a tout un art de la confiserie et de la pâtisserie qui finit par avoir raison de toutes les résistances maternelles. C'est une sorte de tentation de l'œil et du goût :

— Bah ! un petit bonbon en passant ne fera pas de mal ! C'est de la confiserie « fine » !...

L'habitude est prise, le second bonbon suit le premier. Le bonbon quotidien fait son apparition et c'est le triomphe de la dépravation gustative dont les ravages physiologiques et psychiques sont incalculables.

Nous ne reviendrons pas sur la nocivité des friandises diverses dans lesquelles l'usage des

parfums synthétiques, colorants toxiques, graisses de mauvaise qualité, réalisent une synthèse empoisonnée. Nous lâcherons de réfuter le plus rapidement possible cette idée commerciale, qui est peu à peu devenue une idée médicale, puis une idée « pédagogique », à savoir : le sucre est un aliment de première qualité.

Tous les éducateurs du monde ou presque ont reçu, ces dernières années, par l'intermédiaire de l'Hygiène sociale, des tracts, des prospectus, des éditions diverses vantant les bienfaits du sucre :

« Sous le volume le plus réduit, c'est l'aliment le plus calorique... Ses pouvoirs dynamogènes sont tels qu'ils redonnent vie et vigueur aux déprimés... Sa valeur nutritive est considérable car il ne laisse pas de déchets... Il engraisse... Il nourrit la cellule nerveuse... Il minéralise... Sa présentation le rend d'un emploi facile : quelques morceaux de sucre dans le panier de l'enfant seront un gage de santé... »

Et la consommation du sucre de monter sous les auspices de la Faculté et de l'Éducation ! Jamais, pourtant, on ne vit pourcentage aussi grand d'enfants anormaux, de cas d'épidémies, jamais l'enfance ne fut aussi nerveuse, déséquilibrée et pour tout dire inquiétante.

Certes, nous savons bien que l'abus du sucre n'est pas la seule faute alimentaire à laquelle soient imputables les tares infantiles, mais il faut reconnaître pourtant que les péchés de gourmandises sont les seuls à n'être pas contrôlés par les parents et que les sollicitations du petit commerce d'épicerie sont infinies dans ce domaine, si bien que l'excès de produits sucrés est un fléau déploré par toutes les familles.

Si vous comptez dans une journée toutes les occasions qui s'offrent à l'enfant pour exagérer la consommation de sucre, depuis le café au lait ou le chocolat en passant par le dessert des repas, les goûters aux confitures, miel, chocolat, les bonbons venus par dessus le marché, vous comprendrez que de telles pratiques ne peuvent que déclencher une dépravation du goût et donner des fringales de sensations sucrées.

Il faut reconnaître que l'on est facilement les victimes de telles dépravations car la sensation sucrée nous est donnée par le fruit, aliment spécifique de l'homme. Le sucre de fruits est un excitant subtil qui, allié aux

parfums naturels des pulpes, délivre la joie de manger. De plus, dans l'intérieur de nos cellules, c'est à un sucre qu'aboutissent toutes les transformations alimentaires, si bien qu'en définitive notre aliment unique est un sucre : le **glycogène**.

Seulement, il y a loin du glycogène au sucre industriel et à ses dérivés. Au point de vue technique, le sucre qui se rapproche le plus du glycogène est le **fructose**, le **glucose** de raisin et le **galactose** ou sucre de lait. C'est pourquoi les fruits et le lait sont pour l'enfant l'aliment idéal qui nourrit sans fatiguer l'organisme. Certes, l'organisme peut faire du glycogène avec tout aliment y compris les azotés, mais cela se fait toujours au détriment du potentiel vital et les déchets qui en résultent sont des causes d'engorgements, origine de toutes les maladies. Les glucoses et galactoses naturels, au contraire, ne demandent aucun travail de transformation ou très peu et leurs déchets qui se résolvent en gaz carbonique et eau sont éliminés par des organes adéquats : poumons, peau, intestin.

Le sucre industriel est un saccharose qui ne peut être utilisé par les cellules qu'après un travail opéré par l'invertine du suc intestinal qui l'invertit, c'est-à-dire le transforme en deux glucoses assimilables, lesquels doivent subir encore de nouvelles transformations par la fonction glycogénique du foie avant d'être mis en réserve sous forme de glycogène. Si bien que la consommation des saccharoses, même des saccharoses naturels (carottes, betteraves, canne à sucre) exige un travail compliqué qui épuise l'organisme. Ce travail s'exagère considérablement quand les saccharoses se présentent sous forme de sucre industriel soumis à des interventions physiques et chimiques diverses (broyages, carbonatation, défécation, épuration aux gaz de soufre, concentration, cuite, filtrage, turbinage, cristallisation), lesquelles interventions transforment les saccharoses vivants en un produit amorphe, cristallisé, dévitalisé, sans eau de végétation, dépourvu de diastases et vitamines tué par les contacts agressifs chimiques (chaux, gaz carbonique, gaz sulfureux, charbon) qui au lieu d'apporter la vie à l'organisme ne peut que le dégrader dans ses forces vives. Le sucre est un excitant, certes, mais un excitant antiphysiologique qui surexcite, affole les cellules, leur soutire leur eau de vie, assoiffe, irrite les muqueuses, épuise et qui pour finir n'est pas utilisé par l'organisme. En effet, faites manger à vos enfants la quantité de sucre que vous voudrez, leur foie n'en emmagasinerait pas plus de glycogène, mais ce sucre fera irruption

dans la circulation sanguine et sera éliminé par le rein. Si bien que si vous analysez les urines du patient vous trouverez qu'il est atteint de glycosurie !

Le Goff fit ingérer 150 gr. de sirop de sucre à 22 sujets sains. Ce sucre passa 20 fois sur 22 dans les urines en nature !

En revanche, Carton rapporte que si à un malade taré d'insuffisance hépatique on fait absorber 2 kg. de raisin, ce n'est plus 150 gr. mais 300 gr. de sucre qu'il absorbe, sans perturbation générale et sans glycosurie.

D'ailleurs, relève Carton, les impetigos et diverses ulcérations cutanées qui atteignent les ouvriers qui manipulent le sucre cristallisé prouvent amplement que le sucre est un corrosif et certainement on n'a pas tort de lui imputer la carie dentaire infantile et le rachitisme dans de grandes proportions.

Il y a pire. Dans toutes les préparations industrielles sucrées, on remplace le sucre par le **glucose**, produit brun, légèrement cristallisé, résultant de l'action de l'acide sulfurique sur la fécule, c'est-à-dire sur les déchets de vieilles pommes de terre germées, de fécules avariées, et qui réalise le produit le plus suspect qui soit. On le retrouve dans toutes les confitures commerciales, dans les pâtisseries et biscuits divers, les bonbons, pains d'épices et du haut en bas des classes sociales elles empoisonnent la race humaine sans que l'on s'en doute.

Les confitures de fruits frais, faites chez soi, sont loin d'avoir une telle nocivité. Le jus des fruits tempère l'agressivité du sucre et apporte ses principes vitalisants. (On sait, en effet, que les confitures d'oranges et de tomates gardent leur pouvoir antiscorbutique). Toutefois, il faut bien penser que de telles concentrations surexcitent l'organisme et qu'il ne faut pas les consommer telles quelles. Faites des confitures en temps opportun et incorporez-les par petites doses aux salades de fruits frais que vous faites chaque jour.

De même, n'usez pas inconsidérément de miel sous prétexte qu'il est vitalisant. Il est certes trop vitalisant pour les organismes tarés des hommes du XX^e siècle et surtout de leurs enfants.

E. FREINET.



QUE MANGER DANS UN VILLAGE PERDU OU L'ON NE PEUT S'APPROVISIONNER EN FRUITS ET LEGUMES ?

Comment faire marcher une auto quand on n'a pas d'essence ?

Comment faire tirer un fourneau quand on n'a pas de bois ?

La question est difficile à résoudre ! Heureusement l'encre est moins exigeante que l'auto et le fourneau et il peut tant bien que mal vivre avec des carburants qui ne sont pas absolument spécifiques.

1° Que trouve-t-on dans un village perdu ?

Sans nul doute du lait, du blé ou de la bonne farine de moulin. Des pommes de terre, pissenlits, du cresson aux endroits où la neige disparaît. Peut-être quelques choux de Milan restés à la cave ! Du miel, des pommes.

2° Que peut-on acheter à la ville lointaine ?

Du riz, des pâtes, du maïs, de la semoule, des bananes. On peut faire expédier de la grande ville des oranges, des pamplemousses, des dattes même si l'on n'a pas une maison recommandée, car une connaissance quelconque pourra bien se charger de l'expédition.

3° Qu'est-ce qui apparaît indispensable ?

Le lait, le blé ou la farine, les pommes de terre, le riz, les pommes, quelques oranges ou pamplemousses. Quelques herbes fraîches, du miel.

Avec de telles richesses l'on peut vivre en naturaliste et élever son enfant sans ennui.

Prenons le cas le plus difficile où l'on ne dispose que de riz, blé, de farine, de lait, de pommes, noix, de pommes de terre, du pain de ménage. C'est le cas de presque tous les villages des Alpes (car je suppose que des parents prudents ont pensé à faire une provision de pommes et noix à l'automne, pour les villages au-dessus de 1200 m.). Voici les combinaisons possibles :

PETIT DEJEUNER. — Compote de pommes crues. Bouillie au lait (eau+lait+farine) dans laquelle vous rapez une pomme à la petite rape. Galette naturaliste.

DEJEUNER. — Salade : pissenlits, cresson, mâche hâchés avec un peu d'ail et de crème. Céréales et légumes ou : purée de pommes de terre, pommes de terre bonne femme, gratin dauphinois, riz au choux, poireau ou herbes sauvages, riz aux pommes de terre, pâtes naturelles, à la crème, aux noix, raviolis aux herbes, gratin aux herbes sauvages, gratin composé (pomme de terre rapée+riz+légumes). **Dessert :** une orange.

DINER. — **Potage.** Faire un bouillon de légumes (poireau, herbes sauvages, oignons, pommes de terre). Passez au tamis. Moulinez du blé, le tamiser pour rejeter le gros son et jeter dans le bouillon. Ajouter un peu de lait ou crème frais au moment de servir. Soupe aux brizettes. Bouillie à la farine. Riz au lait.

Dessert : galette au miel, pomme, noix,

une demi orange est salubre à chaque repas.

De tels menus composés avec des fruits sains dispensent forcément une bonne santé et sont facilement confectionnés. Vivre en végétariens où que l'on soit demande surtout de la bonne volonté.

E. FREINET.

Ce que pensent de l'Ecole les Usagers

« J'ai remarqué bien des fois le manque de confiance, l'antipathie, la haine même, de l'élève envers ses maîtres. Ces vilains sentiments naissent à la suite de gifles et de mots durs. Tout en admettant l'indiscipline de certains enfants, je suis sûr de me trouver dans le vrai en appliquant le vieux proverbe : « Plus fait douceur que violence ».

« Si je vous parle ainsi, ce n'est pas avec l'intention de vous critiquer. Mais je veux vous entretenir de ces questions, sachant que vous-même avez plus de possibilités pour intervenir et réparer.

« Voyez-vous, j'ai tellement le cauchemar de mes années d'école primaire, j'ai tellement souffert que je ne voudrais plus voir de petits visages fripés de larmes à la sortie d'une classe. Il me semble toujours me reconnaître !

« Je voudrais voir les maîtres et maîtresses parlant gentiment à leurs élèves, jouant avec eux. Si j'avais eu des institutrices dans ce genre-là, je serais bien plus « calée » !

« C'est si joli, l'âme d'un enfant ! Pourquoi la ternir ? Elle s'ouvre, naïve, comme la fleur dans le matin. On devrait l'enjoliver... »

R. B., 17 ans, à C.

ELISE FREINET

Principes d'Alimentation Rationnelle

2^e édition... 18 fr.

Pour nos lecteurs... 15 fr.

Passez commande immédiatement

REVUES

Le Journal des Instituteurs (n° du 17 février).

M. M. Hénon montre la nécessité de développer l'esprit critique :

« Pour l'éducation, qu'en conclure ? »

Qu'il faut travailler à former, développer, fortifier l'esprit critique. Il peut avoir ses dangers. Ils sont ceux de l'abus qu'on en fait. Il peut conduire au scepticisme, ce qui est triste. Il crée, quelquefois, l'impuissance à croire et à agir, ce qui est grave. Il peut même miner des choses sacrées comme la famille, la morale, etc., ce qui mérite la plus vigilante attention. Mais, sans l'esprit critique, on a les fanatiques, les dénigreurs et les sectaires. N'est-ce pas autrement à redouter ? »

LIVRES

P.-O. LAPIE : *Paul Lapie, une vie, une œuvre* (1869-1927). Editions Sudel, Paris.

Ce ne sont pas des « souvenirs » d'un fils sur son père — nous prévient M. P.O. Lapie ; ce n'est pas non plus une vie romancée. Et pourtant on sent une telle dignité et une telle unité dans cette vie au service d'un idéal qu'on se passionne à la lecture de ce « dossier ».

Et ce dossier méritait d'être ouvert. Nous avions besoin de mieux connaître l'auteur de ces instructions ministérielles de 1923 qui sont comme une charte de l'école nouvelle française et auxquelles nous pouvons aujourd'hui encore nous référer avec profit.

GAUD et CORRIOL : *Leçons de choses*. (C.E. et M. 1re année). — Presses Universitaires de France.

Il y a progrès certain sur les manuels de même genre, précédemment parus : choix très judicieux des sujets qui font de l'ensemble une initiation scientifique certainement précieuse, simplicité dans le plan d'étude, et nombreuses illustrations très suggestives.

Peut rendre des services pour une B.T. d'enfants de ce degré, mais nous répétons que, en toutes occasions, et pour si peu copieux qu'il soit, notre fichier scolaire remplacera avantageusement de tels livres, surtout lorsque nos plans de travail nous auront permis de mieux diriger nos efforts d'édition et de réalisation.

André VERDET : *Histoires originales du Pays de Saint Paul*. — Editions Paris-Nice — 12 fr.

Quelques histoires Saint-Pauloises qui dénotent un talent certain pour rajeunir avec originalité des thèmes qui, d'ailleurs, ne vieillissent jamais. L'une de ces histoires est la transposition d'un événement comique qui permit aux honnêtes gens, lors de notre affaire de Saint-Paul, de rire une bonne fois aux dépens des couards qui avaient voulu se faire prendre pour des foudres de guerre... sociale et des défenseurs de la morale et de la République. — C. F.

Maximilien RUDWIN, Docteur en philosophie (Ohio et Columbia), Docteur en littérature (Montpellier) : *Les écrivains diaboliques de France*. — Editions E. Figuière. — 12 fr.

Ce livre est un panorama de la littérature française, vue sous un angle fort spécial : il s'agit de l'influence du diable.

L'auteur essaie de montrer cette influence sur les lettres : « L'Église a de tout temps affirmé l'origine diabolique de la littérature » ; « Le diable est l'élément cosmogonique de la liberté et de la beauté, du savoir et du pouvoir » ; « Satan a toujours symbolisé le savoir »... Et il s'appuie sur de nombreuses citations : « Il n'est point d'œuvre d'art sans la collaboration du démon » (Gide), etc... — CHILLON.

Le vrai sens des humanités. (D'après un livre de Louis Meylan : *Les Humanités et la personne*. Esquisse d'une philosophie de l'enseignement humaniste). — Ed. Delachaux et Niestlé, Paris. — 50 fr. (suite).

L'enseignement humaniste est une encyclopédie de l'humain

« Le maître instrument de l'enseignement humaniste, c'est ainsi, pour commencer tout au moins, l'histoire de l'humanité. On ne fait pas de l'histoire seulement pendant les deux ou trois heures hebdomadaires que désigne ce mot sur l'horaire des leçons ; on fait de l'histoire toutes les fois qu'on évoque un aspect, un moment du devenir humain ou de l'activité humaine ».

« Un publiciste anglais, dont on lisait et discutait passionnément les écrits quand j'étais au gymnase, W.T. Stead, proposait, pour « humaniser » les rapports des hommes entre eux, l'échange des conditions (que l'intellectuel vive quelque temps la vie du manuel, le citadin la vie du campagnard, et inversement... Un cours d'humanité, dans l'esprit que je m'applique à définir, pourrait être, en quelque mesure, l'é-

quivalent de ces échanges, irréalisables, et promouvoir cette humaine sympathie... »

... « Il y a longtemps qu'Alfred Fouillée conseillait de « faire rentrer dans l'ombre les neuf dixièmes des batailles pour aller un peu plus au fond de l'évolution, vraiment humaine ».

Pour cet enseignement humaniste, les leçons les mieux faites ne suffisent pas. « Je voudrais, dit Montaigne (Essais I, XXIV) que Le Paluel ou Pompée, ces beaux danseurs de mon temps apprirent des cabrioles à les voir seulement faire... comme ceux-ci veulent apprendre à bien juger et à bien parler sans nous exercer à parler ou à juger ».

« Ces valeurs, écrit Meylan, il faut encore que l'enfant se les approprie, dans toute la mesure où il en est capable, qu'il les produise; et qu'il devienne lui-même un de ces vivants qu'il se sera pris à admirer et à aimer ».

Hélas! qu'il y a loin de ces observations à la pratique normale de cette école d'humanistes. Il est vrai que l'auteur se demande s'il peut seulement exister une théorie de cette pratique-là, ou si la pédagogie n'est qu'un don, comme de faire chanter de beaux thèmes et de les orchestrer harmonieusement ». Nous avons donné à diverses reprises notre opinion. La technique ne saurait remplacer ni même former le génie, mais elle permet à la masse des travailleurs d'approcher le plus possible des grandes réalisations, de rendre effectives les visions générales, de creuser et d'aménager les sillons que les illuminés ont tracés ou dessinés.

....

Un chapitre du livre est consacré aux *Disciplines de l'enseignement humaniste*. Nous n'en ferons pas non plus l'analyse détaillée. Nous ne serions d'ailleurs pas toujours d'accord avec l'auteur. Mais un certain nombre de ses vues s'accordent si bien avec nos réalisations que nous croyons nécessaire de les citer :

« Des voyages, ce sera donc tout le propos de l'enseignement géographique au premier cycle (car cet enseignement, comme celui de l'histoire, comme tout enseignement, doit s'ordonner de façon à répondre, à chaque âge, à l'intérêt dominant : images d'abord, ensuite seulement établir les rapports et tenter des synthèses ».

(D'où excellence de notre technique géographique par le Fichier Scolaire Coopératif.)

« Les sciences sont, pour nous, partie intégrante des humanités. Des humanités sans sciences ne mériteraient, aujourd'hui, plus ce nom. Mais dans un enseignement humaniste cette discipline doit rester subordonnée à l'homme en fonction de qui tout doit être évalué; et un en-

seignement de la science pour la science, comme les « scientifiques » ont tenté de le constituer, en pervertit totalement l'opération ».

... « C'est dire que l'enseignement scientifique ne saurait débiter avant l'âge où ce besoin et ce pouvoir commencent à s'éveiller chez l'enfant, c'est-à-dire avant quinze ou seize ans. Jusque là, sous le nom (prétentieux) de sciences, ou sous celui (plus honnête), de leçons de choses, ou encore de géographie physique, on familiarisera les jeunes élèves avec les mille aspects du ciel, de la terre et de l'eau.

On remontera jusqu'à sa source le cours du ruisseau le plus proche; on observera la construction d'une fourmière, ou d'une toile d'araignée; on reconnaîtra le plan d'une taupinière; on notera au printemps la croissance d'un roseau ou d'un plant de maïs; on apprendra à reconnaître, au chant et au vol, nos oiseaux familiers; on notera l'arrivée de la première hirondelle et, en automne, des mouettes; on observera l'ascension tâtouillante des vrilles de la vigne... Tout cela enrichit d'ailleurs le cœur autant que l'intelligence, nourrit et enflamme l'imagination, tout en cultivant la raison. Et c'est seulement quand le petit d'homme sera devenu capable de la discipline scientifique qu'on lui parlera de la science et des sciences... ».

Quand des secondaires, quand des apprentis bacheliers nous parlent d'humanités, nous baissons le nez comme s'il s'agissait d'un domaine de la culture auquel nous n'accéderons jamais. Nous donnons ces citations pour montrer au contraire que nos techniques tendent à enrichir, pratiquement, notre école du premier degré, des vraies humanités, et bien mieux que tous les verbiages, qu'ils soient grecs, latins, ou français.

(à suivre.)

C. F.

FICHER DE CALCUL (Multiplication Division)

350 demandes - 350 réponses
— sur fiches cartonnées —

Franco 40

Dans 2 classeurs franco..... 45 fr.



Le gérant : C. FREINET.
COOPÉRATIVE OUVRIÈRE D'IMPRIMERIE
« ÉGITA »

100 RUE DE CHATEAUDUN - CANNES (ALPES-MARITIMES)